

## **Pour jouer Friedrich Nietzsche**

### **La joie**

Devenir âne (dans la scène de la folie) n'est pas seulement un drame c'est aussi une joie, une libération !

### **Le désespoir**

En particulier en 1879-80

« *Au cas où (par hasard) (...) je vivrais* » (lettre à K, 5 juin 79)

*N vient de donner le 2 mai sa démission de son poste de professeur et elle sera acceptée le 14 juin.*

### **Gaîté et tristesse**

Tout l'hiver j'ai vécu « profondément triste », torturé jour et nuit par mes problèmes, dans une caverne ou mieux dans un enfer, et lorsque j'ai l'occasion de voir des gens, je me sens comme à une fête, comme délivré de « moi ». Le grand malentendu de la « gaîté » !

(Lettre à Overbeck, janv. ou février 86, cité dans la note à la lettre 180)

### **Le théâtre**

Récit de la première scène à laquelle O assista, celle que N fit à une femme de chambre à moitié folle qui le persécutait :

« Quelle fut ridicule la scène d'une rare violence qu'il lui joua (...) [ici je me retrouve dans mes excès] (...) Je ne parvient pas à écarter l'idée que je venais d'assister à une scène de théâtre et ce soupçon me projette bel et bien, l'espace d'un instant loin de ces sentiments sublimes que j'éprouvais pour N »

La deuxième grande scène de théâtre, c'est la relation avec Lou (voir page 14) et la troisième, la plus dramatique, mais peut-être aussi la plus comique, si on prend la distance que prit Breton pour faire figurer une des dernières lettres de N dans son anthologie de l'humour noir, celle de Turin et de la bascule dans la folie.

Car même çà Turin, O ne peut complètement écarter l'idée que N joue la comédie [je pense ici à Dostoïevski, un des auteurs dont N se sent le plus proche, et au personnage de Nicolas dans *les possédés*, que je suis en train de relire, et dont on ne sait pas si il joue ou ne joue pas la folie].

Mais ce théâtre est inhérent à N, il sa part « masquée », son côté Dionysos, le dieu masque : « Jouant avec lui-même, il a en quelque sorte tiré l'un après l'autre les décors de théâtre de son catalogue de décorateur jusqu'à ce que le spectacle entier soit mis en place. » (id. 15)

### **La vie est une lutte**

Pour N, nous dit O, la vie est une lutte, un combat contre l'univers tout entier.

N « aspirait à la grandeur », il avait « l'ambition de l'emporter dans ce combat qu'est la vie (c'est en cela qu'il était si différent de moi et m'étais si supérieur) » (id. 11)

On sent bien la modestie de O mais aussi un des fondements de son amitiés pour N et pourquoi il l'admire - même si cette admiration, n'est pas sans réserves, elle est même fondamentalement réservée : « N n'était pas à proprement parler un grand homme » (id.)

« Malgré les doutes que j'ai conservés notamment sur la question de savoir si N est ou non un grand homme, ce dont je ne puis douter le moins du monde, c'est que l'homme qu'il était était authentique. » (id. 15), authentique jusque dans son goût pour le théâtre.

Ceux qui nous apparaissent rétrospectivement comme « des grands hommes » ne le sont pas toujours aux yeux de leurs contemporains y compris leurs proches<sup>1</sup> [seul peut-être, de ses amis proches, hommes et femmes, Köselitz considérera N comme un « grand homme »].

### **Vie et mort**

Lettre à K, 11 septembre 79

« Me voici au milieu de la vie, tellement « environné par la mort » qu'elle peut me saisir à toute heure ; étant donné la nature de mon mal, je dois envisager une mort soudaine consécutive à des crampes (bien que j'eusse cent fois préféré une fin lente, lucide, dût-elle être plus douloureuse, pendant laquelle on peut encore s'entretenir avec ses amis)... »

### **Le manque de confiance en soi**

Si, dans certains textes, et en particulier les textes d'après 80, et le Gai savoir, comme *Ecce homo*, N apparaît d'un orgueil insurmontable, cet orgueil s'accompagne aussi d'un manque de confiance en soi qui devient parfois absolu, comme dans les années terribles (79-80) ainsi :

« Maintenant encore m'assaille le sentiment d'être un lamentable novice ; ma solitude, ma maladie m'ont un peu habitué à mon « impudence » de scribouilleur. Mais il faut que *d'autres* réussissent mieux *tout*, ma *vie* aussi bien que ma *pensée*. » (Lettre à PG, 5 octobre 79)

### **Sa voix lorsqu'il devient un âne et qu'il lit**

« sa voix se fait aboyante et fracassante, le lieux est de lui retirer le livre des mains. » (Janz, III, 529)

### **La marche**

Il me faut mes 6-8 heures de marche en pleine nature (3 février 81, lettre à PG)

### **Le destin**

Moi même, dans l'ensemble, je me fais si souvent l'effet d'un griffonnage qu'une puissance inconnue tracerait sur le papier pour essayer une *nouvelle plume*. (fin août, 81, lettre à PG)

### **Un monde fini ?**

Je tiens l'espace « fini » ... pour improuvable ((Sils Maria, 23 juillet 85, Lettre 170 à PG)

### **La folie**

« sans de lourds contrepoids, je finirais infailliblement par devenir fol »  
(Gênes, nov. 1880)

Un seul avec ses idées peut passer pour fou — et assez souvent à ses propres yeux ; mais la « sagesse » commence à deux ainsi que l'assurance et la bravoure et la *santé* de l'esprit.  
(Gênes, avril 1881, cor. IV, 88)

---

<sup>1</sup> C'est comme pour la bataille de Waterloo décrit par Stendhal : elle n'apparaît pas, aux yeux de qui la vit, comme une grande bataille.

« A mon horizon des pensées montent qui m'étaient encore inconnues – je n'en révélerais rien et veux me maintenir dans un calme inébranlable. Il faudra bien que je vive quelques années encore ! Ah, ami, parfois, le pressentiment me traverse l'esprit que je mène en somme une vie très dangereuse, car je suis de ces machines qui peuvent exploser ! L'intensité de mes sentiments m'épouvante et me fait rire — déjà un certain nombre de fois, je n'ai pu quitter la chambre pour le motif risible que j'avais les yeux enflammés \_ par quoi ? Chaque fois, j'avais trop pleuré la veille pendant mes vagabondages, et non point des larmes sentimentales, mais des larmes de jubilation, cependant que je chantais et je divaguais, doué que je suis d'une vision nouvelle par quoi je me trouve en avance sur les autres hommes.»

*N parle ici, à mots couverts, de la vision de l'éternel retour, cette lettre est à mettre avec les fragments posthume Gai savoir, de début août 81 où il évoque directement l'éternel retour. (lettre 67 à Peter Gast/Heinrich Köselitz, 279, 14/8/1881, Sils-Maria)*

« Un souffle du siècle passé traverse votre musique et ceci, pour les hommes du XIXème siècle, est presque synonyme de « innocence et de bonheur ineffable ». Mais avant tout, de « folie » — et il me semble toujours davantage que la vie sans folie n'est pas supportable. » (Nice, 22 mars 84)

### **La musique**

Les hommes qui sont assez profonds et gais pour moi, avec des âmes *mélancoliques et folles* tels mon défunt ami Stendhal et l'Abbé Galiani, n'auraient pu supporter la vie s'ils n'avaient aimé un musicien du bonheur...

(Nice, 30 mars 85)

La musique me donne à présent des sensations comme jamais je n'en n'ai ressenties. Elle me libère de moi-même, elle me détache de moi-même comme si je me regardais, je *me sentais* de très loin, elle me fortifie en même temps, et toujours après une soirée musicale (—j'ai entendu quatre fois Carmen) ma matinée abonde en jugements fermes et en idées. C'est très curieux. C'est comme si je m'étais baigné dans un élément *plus naturel*. La vie sans musique n'est qu'une erreur, une besogne éreintante, un exil. »

(Nice, 15 janvier 88)

### **Comme un lézard**

Je me repose au soleil comme un lézard et par la pensée je pars pour des aventures de l'esprit

### **Promenades**

Venise a tort de ne pas être une ville de promeneurs — et il me faut mes 6-8 heures de marche en pleine nature

### **Les livres de Nietzsche**

Sur la femme, N a connaissance du livre de Bebel *La femme et le socialisme*, il écrit à K :

« Je vous prie, un passage de Bebel ! Il cite une anglaise (Elisab...) à propos de l'impériosité des besoins sexuels de la femme. Je vous prie de me recopier la phrase ! Elle est édifiante par saint Aristophane ! (Sils Maria, 21 août 895, lettre à PG (n° 173)

### **La solitude créatrice**

Le céleste gouffre de la solitude créatrice où vous avez vécu — ou nous devons vivre, — en définitive le seul où nous puissions *vivre* ! (Lettre à PG, n° 176, Nice, 6 décembre 85)

## **Pour jouer Elizabeth**

Sources : Curt Paul Janz, Nietzsche Biographie

Elizabeth Förster Nietzsche : La vie de Friedrich Nietzsche (en allemand, non traduit en français)

Friedrich Nietzsche et les femmes de son temps, 2007

H. F. Peters, *Nietzsche et sa sœur Elisabeth*, trad. de l'anglais par Monique Pouban, Paris, Mercure de France, 1978.

Nietzsche, *Correspondance* 1850-1879, 3 volumes.

Avec Elizabeth, on a, comme pour Lou, deux moments de sa personnalité :

Le premier, lorsqu'elle est encore toute jeune : elle voue une admiration sans bornes à son frère, elle est peu sûre d'elle, à la fois effrayée et attirée par les idées de son frère. J'ai traduit cela dans la première scène et Marjo a bien joué ce rôle.

Puis, au tournant des années 70, elle a autour de 25 ans, les Wagner la rassurent et elle devient une amie de Cosima qui y voit un bon moyen de pression sur Fritz, son frère.

Puis, lors de la rupture de N avec les Wagner, Elizabeth s'éloigne de plus en plus des idées de son frère mais sans que leur amitié soit atteinte.

La seconde scène, que joue Taniouche, a lieu au moment de la rencontre avec Lou et Elizabeth s'oppose violemment à Lou qu'elle considère comme immorale et influençant négativement son frère. Elle est aussi (surtout ?) mortifiée de se voir supplantée par une rivale qu'elle juge moralement douteuse et de statut inférieur :

« Elle se présentait comme la noble victime qui, toujours prête à tous les sacrifices pour son frère, se voyait à présent déposée, trahie, et de surcroît bafouée par cette créature inférieure. » (Janz, II, 516).

N'ayant rien compris à l'œuvre et aux idées de son frère, elle était bien entendu incapable de comprendre les convergences d'idées entre Lou et Fritz. Mais les profondes relations affectives qui la liaient à son frère, et la jalousie de celui-ci, lui servirent de levier efficace pour pendant un temps, mais un temps seulement, ruiner la réputation de Lou auprès de Fritz. Les arguments d'Elizabeth déchirent N qui passe par des moments extrêmes où il adopte les positions de sa sœur puis où il les repousse violemment. On assiste, en raccourci, à ce qui s'est passé pour W, à savoir une première phase « conservatrice » puis une deuxième phase de rébellion où N affirme sa pensée propre.

Pas plus à cette époque que avant ou plus tard, Elizabeth ne comprend quelque chose à l'œuvre de son frère, le jugement de Rudolf Steiner, le célèbre fondateur de l'anthroposophie, et auteur d'un ouvrage sur l'œuvre de N, est sur ce point éclairant, presque excessif :

« Mme Förster Nietzsche est complètement profane en tout ce qui touche à l'enseignement de son frère. Elle n'a aucune opinion personnelle sur le point le plus élémentaire de cette doctrine (...) Mme Elisabeth F N n'a pas le moindre sens des distinctions logiques les plus fines, ni même les plus grossières ; sa pensée est dépourvue de toute conséquence logique ; elle est totalement fermée à tout sens de la réalité, de l'objectivité. Un événement aujourd'hui survenu aura pris demain dans son esprit une forme qui n'aura pas à voir avec l'événement réel le moindre trait commun, pourvu seulement qu'il lui permette d'atteindre ses fins.

J'insiste cependant sur le fait que je n'ai jamais soupçonné Mme F N de déformer intentionnellement les faits, ou d'affirmer sciemment, les choses fausses [autrement dit elle en est complètement incapable, mais elle est tout de même capable de faire dire aux faits ce dont elle a besoin]. Non, elle ne doute pas un instant de la vérité de ce qu'elle dit. Elle se persuade

elle-même aujourd'hui que ce qui, hier, était très certainement bleu, avait en réalité une couleur rouge ». Et Janz ajoute « Steiner était mieux placé que quiconque pour juger des capacités philosophiques de Mme Förster, celle-ci l'ayant engagé comme professeur particulier de philosophie » (Janz, III, 559)

**Si on suit donc Steiner, et il y a quelque raison de le croire car il connaît bien Elizabeth, on doit donc jouer une Elizabeth dans sa maturité, d'autant plus sûre d'elle qu'elle était en plein doute dans sa jeunesse, mais prête à tenir des propos contradictoires avec beaucoup d'aplomb et sans aucune logique. Cependant, cette absence de logique ne touche pas à la logique financière [elle sait très bien administrer les revenus de l'œuvre de son frère] où elle a de l'habileté. On peut donc se demander jusqu'à quel point Elizabeth ne joue pas le jeu de la bêtise pour arriver à ses fins et pour préserver l'image idéale d'un frère à aimer et à vénérer.**

### **Sur la vie routinière d'E et la vénération pour son frère**

« Elizabeth était maintenant âgée de trente six ans [nous sommes en 1882], célibataire, et n'avait encore jamais vu l'ombre d'un prétendant. Il lui fallait se préparer à une existence de vieille fille, confinée dans la morne atmosphère d'une ville de sous-préfecture, toujours, et sans doute pour longtemps encore étouffée sous la férule d'une mère bigote. L'horizon qu'on lui laissait entrevoir était borné par le petit ménage familial et les inévitables thés de dames. La seule fenêtre par laquelle il lui avait été donné d'apercevoir quelque chose d'un monde supérieur, c'était son frère qui la lui avait ouverte, son frère pour lequel elle vouait une vénération démesurée, bien que depuis longtemps déjà il la rebuta froidement, sitôt qu'il y allait de ce qu'il avait de plus personnel, de son œuvre, de sa philosophie. » (Janz, II, 424).

### **Le mari**

C'est dans le cercle des W, vraisemblablement en 1882, qu'elle rencontre Bernhard Förster, son futur mari. Janz, le biographe de N, le décrit en ces termes :

« Förster était un antisémite notoire – tristement notoire, serait-on tenté de dire – l'un des plus virulents militants de ce mouvement depuis 1880 (...) [suite à des dissensions théoriques et personnelles] il s'embarqua en février 1883 pour l'Amérique du sud, afin de s'enquérir des possibilités d'implanter une colonie allemande sur les rives du rio de la plata. » (id, 480)

### **La réconciliation**

La brouille entre frère et sœur suite à l'épisode Lou est profonde, mais elle n'empêche pas une réconciliation, au début de l'automne 1884, car N, comme sa sœur, souffre affectivement de cette séparation. Le cynisme qu'Elizabeth montrera à certains moments de sa vie ne doit pas occulter l'amour sincère qu'elle a pour son frère et il me semble que la manière dont elle a déformé et dénaturé l'œuvre de son frère est due, certes à son ignorance mais aussi à la nécessité de maintenir une image idéale de son frère qu'elle puisse continuer d'adorer... De ce début d'automne 1884, Elizabeth nous dit : « Fritz par la suite évoqua souvent cette période où nous goûtâmes pour **la dernière fois** notre fraternelle intimité, avec toute l'exubérance et l'insouciance gaîté de notre jeunesse. » (id. III, 95)

Et Fritz évoque ces quelques semaines en ces termes « La plus agréable manière de se faire du bien quand on s'est longtemps fait du mal. » (id. 94).

Ce rapprochement n'empêchera pas Fritz de refuser d'assister au mariage de sa sœur avec « un antisémite notoire », c'était trop lui demander. D'autant plus que celle-ci a choisi un 22

mai, l'anniversaire de la mort de Wagner, dont N a tant de mal à se séparer et auquel il est toujours lié par une relation d'amour-haine.

Elizabeth part avec son mari s'installer au Paraguay, et elle allait y apprendre les joies de la gestion, de l'autorité et du pouvoir... Son caractère devient de plus en plus autoritaire et son mari, d'après les témoignages que nous avons, était plutôt sous sa dépendance : « On ne le voyait pas sans répugnance courber l'échine sous la domination de son épouse (...) chaque fois que l'on veut traiter une question avec le docteur on s'entend répondre 'voyez avec ma femme' » déclare un témoin de l'époque (id. 515).

Le voyage au Paraguay finira par un fiasco et Förster se suicide. Elizabeth, dans la droite ligne de ce qu'elle a appris avec Cosima – ne pas hésiter à mentir « pour la bonne cause » - essaye de maquiller ce suicide en crise cardiaque. Et, sa situation financière se dégradant, elle trouvera avec la fondation du Nietzsche Archiv, en 1895, la possibilité de se consacrer à la mémoire de son frère tout en se refaisant une santé financière.

Dans ses rapports avec les éditeurs, alors que son frère est devenu malade, elle va montrer l'habileté et la sûreté de la femme d'affaires (Janz, III, 536). Son manque d'assurance et sa timidité sont maintenant complètement recouverts par cette « nouvelle » personnalité qui va trouver à s'exprimer en faisant vivre à son profit l'œuvre de son frère.

« Malgré tous les reproches que justifie son attitude à la tête des archives... E se consacra à cette tâche [elle prenait soin de son frère] avec la même infatigable sollicitude que sa mère » (id, 538). Il est vrai que c'était aussi son gagne pain !

Et Janz ajoute « le lien de sang entre ces trois êtres [la mère et ses deux enfants] était extraordinairement puissant. »

En 1895, elle fait paraître le premier tome de sa biographie de son frère, où elle maquillera et transformera de nombreux faits, en pensant magnifier ainsi la mémoire de son frère.

Quand sa mère mourra, N viendra s'installer définitivement avec elle, à Weimar, dans la maison du Nietzsche Archiv, qu'elle a fait acheter à Meta von Solis, la « vieille » amie de N.

On pourra envisager une troisième scène qui se situera à la fin de N, lorsque N est devenu « dément », – il signera d'ailleurs « le dément » une lettre à sa sœur dans une prise de conscience fulgurante – et que sa sœur fonde le Nietzsche Archiv et le manipule tout en prenant soin de lui, avec amour. Elle a créé un N à son image qu'elle peut adorer comme une idole qui va servir ses ambitions et son désir de pouvoir.

## Pour jouer Jacob Burckhardt

Curt Paul Janz, Nietzsche, Biographie, tome 1 p. 285-291 (+ pages citées à l'index)

Alfred Berchtold, *Jacob Burckhardt*, 1999, L'âge d'homme.

Nietzsche, Œuvres complètes, I\*\*

Œuvres de Jacob Burckhardt

- 1) *Histoire de la civilisation grecque*, éditions de L'aire, 2002 (4 volumes)
- 2) *Considérations sur l'histoire universelle* [le titre de Burckhardt est *De l'étude de l'histoire*], Alia, 2001

*Correspondance* et notamment Lettre du 5 janvier 1869 à Jacob Burckhardt dans *Dernières lettres*, Hiver 1887-hiver 1889.

Né à Bâle en 1818, petit-fils de pasteur. Le plus important des aînés de N parmi ses collègues bâlois. N lui voua toujours une très profonde estime mais se méprit sur la proximité de leur pensée. Il est pour lui le prototype du 'grand professeur' comme il le lui écrira dans une lettre du 4 janvier 1889 : « Tu es (...) le plus grand de nos grands professeurs. »

Cependant B, s'il était souvent en désaccord avec son jeune collègue, admirait et estimait aussi l'originalité de sa pensée.

« C'est un homme hors du commun, écrit-il à un ami, après avoir lu *Humain Trop Humain* (1878), il n'y a rien sur quoi il ne se soit forgé son point de vue propre. » (Janz, II, 258)

Or Burckhardt estime que chaque chercheur doit se forger sa propre méthode et que la méthode des autres ne lui est pas utile.

B, à propos des conférences de N sur l'avenir des établissements d'enseignement, écrit à Arnold von Salis (21 avril 1872) :

« Il nous doit encore la dernière conférence dont nous attendons quelque solution aux questions et aux accusations lancées avec tant d'effronterie et de grandeur. Il aurait fallu que vous entendiez cela ! Par moments, l'enthousiasme l'emportait puis une profonde affliction se faisait à nouveau entendre et je ne vois pas comment les *auditores humanissimi* doivent à vrai dire prendre leur parti de la chose. Mais d'un fait au moins on était sûr : un homme hautement doué qui possède tout de première main et le distribue de même. »

(Nietzsche, Œuvres complètes, I\*\*, p. 331)

Cependant, la fougue de son jeune collègue l'effraye

« B parvenu à la sérénité, ne respectait rien tant que la paix et la mesure classique (et) ne tenait pas à se laisser entraîner dans le torrent d'idées de ce jeune agité, de cet esprit révolutionnaire, de cet être inquiet, excessif, écartelé qu'était N. » (Janz, I, 289)

Même si leurs relations deviennent très cordiales, B maintient toujours entre eux un reste de distance (Janz, I, 378)

B est issu d'une très vieille famille de notables bâlois :

« de 1603 à 1875, point de gouvernement bâlois qui ne compta un Burckhardt parmi ses membres. » (Berchtold, 14)

B effectue toute sa scolarité à Bâle. Comme N il joue du piano et dans sa jeunesse il compose musique et chansons, mais c'est surtout un habile dessinateur. Il revendique un dilettantisme qui permet de sortir de l'étroitesse et de l'inculture du spécialiste :

Si en sciences, on ne peut « atteindre à la maîtrise que dans le domaine restreint d'une spécialité (...) pour ne pas perdre la faculté de formuler et d'apprécier les vues générales, il

est indispensable de pratiquer en dilettante, pour son propre compte, le plus grand nombre de branches possible et d'augmenter le champ de ses connaissances afin de multiplier les points de vue ; ainsi l'on évitera de rester un ignorant de tout ce qui n'est pas sa spécialité, et en somme un esprit inculte. » (*Considérations sur l'histoire...* p. 26).

Il va aussi souvent au théâtre mais il déteste W

« Pour B, Wagner était et restera une abomination aussi bien comme personnalité que comme compositeur (Janz, I 289) »

Entre 1868 et 1872, époque de l'écriture de l'*Histoire de la civilisation grecque* et des conférences sur l'histoire qu'il intitule modestement *De l'étude de l'histoire* et qui seront pompeusement publiées, posthumes, sous le titre *Considérations sur l'histoire universelle*, B est très pessimiste (comme une bonne partie des hommes de son temps ? c'est aussi le cas de Wagner, pourtant si différent) « B voit l'avenir en noir ; il l'exprime dans telles notes de cours comme dans sa correspondance. Habité par des images volontiers apocalyptiques, et prophétisant à son corps défendant – en tant qu'historien il est hostile aux prédictions – il envisage la venue de temps barbares de dictature, de terreur et de profonde misère (...) Viendra l'État centralisé totalitaire : fabrique et caserne (...) des guerres successives à prévoir, dont il est peu probable qu'elles épargneront la Suisse. Les premières risquent d'éclater bientôt. **Il est aussi très inquiet pour l'avenir écologique de la planète, il envisage la surpopulation du globe, l'exploitation sans frein de la terre entière, les industries mortifères, voire l'épuisement de l'eau...** « Combien de temps, lui arrive-t-il de se demander, notre planète supportera-t-elle encore une vie organique ? (Berchtold, 100) ».

**Cela te donne donc la possibilité de broder librement sur ce thème et de prophétiser les catastrophes écologiques que nous sommes en train de voir se profiler... Cela dans des improvisations au café à Bâle...**

B tempère ce pessimisme dans ses écrits théoriques

« Restons circonspect. Heureux si notre contemplation lucide du cours de l'histoire nous préserve de trois excès également insensés : excès d'admiration pour le passé, de découragement quant au présent et d'espérance quant à l'avenir (id. 101) »

On retrouve cette contradiction entre sa largeur de vue théorique et ses difficultés face aux changements de société : « il est effrayé par toutes les transformations qui touchent son environnement et notamment devant les initiatives politiques, économiques et sociales proposées à son pays et à sa petite cité : abolition de la peine de mort, intégration des Juifs, dépenses scolaires, projet d'assurance maladie... (id. 82) »

### **Vues de B sur l'histoire**

B ne considère pas l'histoire comme un mouvement progressif, il recherche ce qui se répète. La répétitif est plus important que l'événement unique. Son point de départ est l'homme avec ses souffrances.

Pour faire œuvre d'historien, il faut aller aux sources et si possible les lire dans la langue originale (point commun avec N qui, rappelons-le, à Bâle, est professeur de philologie et travaille les textes dans la langue grecque)

**Ethique** : le mal constitue un des éléments de l'économie universelle.

**La méthode** : « Nous ne sommes pas scientifiques, nous n'avons pas de méthode, du moins pas celle des autres. » (id. 105) Là aussi point commun avec N mais aussi avec Michelet « je n'ai point d'école... »

### **Phénoménologie historique**

« Nous ne saurons jamais comment les choses se sont passées, mais bien comment elles ont été ressenties. » (id)

**Le vécu mythique des Grecs** : « Aucun peuple n'a vécu aussi profondément son mythe que le peuple grec » (id. 107)

Note intéressante à propos de **l'influence de B sur Jung**, un autre bâlois : Jung aurait dit « avoir trouvé chez B la notion d'*Urbilder*, d'images fondamentales, préfigurant les archétypes », voir note 79, p.111 de Berchtold mais il ne donne pas sa source.

**L'art** « en transformant l'image des dieux, en rapprochant ceux-ci de nous, libère l'homme de la peur. » (id. 113), d'ailleurs à la fin de sa vie, B se consacra essentiellement à des études sur l'art, par peur de la mort ?

### **Myopie de l'historien**

« Ce que nous croyons être un état initial n'est jamais qu'un stade déjà fort évolué. » (B, *Considérations...* p. 11)

### **Nature et histoire, préjugés sur « l'humanité primitive »**

« 'L'humanité' primitive appartient encore au domaine de la nature ; son existence et son organisation ont dû ressembler à celles des animaux.

L'histoire en revanche, s'oppose à la nature depuis que la conscience s'est éveillée en l'homme, bien que celui-ci soit encore assez près des origines pour qu'on puisse reconnaître en lui l'animal sauvage. » (id. 27)

### **Nature froide et histoire (culture) chaude**

« Dans la nature, l'espèce ne se transforme guère (...) Dans l'histoire, en revanche, tout est plein de bâtardise, comme si celle-ci était indispensable à la fécondation des grands événements spirituels. L'essence même de l'histoire est le changement. » (id. 28)

### **Point de vue néo hégélien sur l'État**

« Seul l'État créé par les hommes forme une société véritable, c'est-à-dire une union librement consentie et fondée sur une réciprocité consciente. » (id. 32)

Mais ce développement de l'État n'exclut pas une primitivité : le progrès n'empêche pas la stagnation et la répétition :

« Le raffinement de la vie sociale et la perfection de l'État n'excluent nullement une absence complète de sécurité pour l'individu, pas plus qu'ils n'éliminent son instinct d'asservir les autres pour n'être pas subjugué par eux. » (id. 27)

Chez B, il y a encore la marque des préjugés tenaces sur les races inférieures, mais cette infériorité est uniquement au niveau spirituel et social, au niveau moral et intellectuel, il n'y a pas de progrès :

« Nous voudrions exclure d'emblée [des dispositions métaphysiques] les religions des races inférieures, des peuplades nègres, des sauvages, des demi-sauvages. Elles nous renseignent encore moins sur les origines du spirituel que l'État nègre ne nous explique celles de l'État civilisé. » (id. 40)

mais

On ne saurait « considérer comme inférieurs, au point de vue intellectuel et moral, des peuples qui ne dépassèrent pas le stade d'une religion de la nature. » (id. 41).

On peut même considérer que, au point de vue moral, les peuples civilisés régressent :  
« Les plus grandes horreurs se produisent précisément chez les peuples civilisés. » (id. 53)

« Notre vie est devenue une affaire ; autrefois elle était une existence » (id. 67)

« L'essence même de l'histoire est le changement. » (id. 28) à rapprocher de l'importance des répétitions : on voit que la pensée de B n'est pas du tout simpliste : il y a à la fois changement et répétition...

On retrouve ici des affinités avec la pensée nietzschéenne.

### **Sur l'histoire universelle**

« Il est toujours arbitraire de détacher de cette mer houleuse qu'est l'histoire universelle (...) une série ou un choix de vagues – et pourtant le peintre de marines ne procède pas autrement. » (Berchtold, p. 92)

### **La culture**

« La culture représente le domaine du mouvement et de la liberté ; elle n'est pas nécessairement universelle et ne prétend pas s'imposer par la force. » (*Considérations...* p. 29).

Et une idée familière à Bertrand, **il n'y a pas de création progressive**:

« Il n'est guère concevable que les religions soient nées progressivement ; sinon elles ne posséderaient pas l'éclat de l'apogée, reflet d'un moment unique (...) Il y eut des modifications, des groupements parfois soudain, parfois lents, mais jamais de création graduelle. » (id. 43).

### **Sciences et arts**

Les sciences « collectionnent et classifient tout ce qui existe (...) elles explorent l'inconnu » découvrent des lois.

Les arts « n'ont pas de lois à découvrir (...) ils cherchent à exprimer une vie supérieure qui ne serait pas sans eux. » (id. 61)

### **Critique de la spécialisation**

« Déjà, dans les sciences, la spécialisation dans la découverte des faits isolés commence à obscurcir les vues générales. » (id. 67)

D'une manière générale, l'admiration que N voue à B lui fait surestimer les points communs qu'il a avec B, leur relation reposera en partie sur un malentendu.

Il y a certes de nombreux points communs mais c'est dans l'attitude face au monde que les différences sont les plus fortes.

On voit la place où il tient B lorsqu'il lui envoie son *Zarathoustra*, le 22 septembre 1886 :  
« Il m'est bien douloureux de rester si longtemps sans vous voir ni vous parler ! (...) Je ne connais personne qui ait, comme vous, une telle foule de présupposés en commun avec moi : il me semble que vous avez aperçu ces mêmes problèmes [...] voire peut-être avec encore plus de force et de profondeur que moi-même, car vous êtes plus secret ... »

Et B lui répond, très modestement, en récusant cette aptitude :  
« Malheureusement, vous ne surestimez que trop [...] mes possibilités. Je n'ai jamais été en mesure d'étudier des problèmes tels que les vôtres, ou ne serait-ce que d'en saisir clairement les prémices (...) Ce qui m'est le plus compréhensible dans votre ouvrage, ce sont les jugements historiques et, surtout, les regards que vous plongez dans le temps : sur le vouloir dans les peuples et son assoupissement périodique (...) sur la démocratie comme héritière du christianisme ; tout particulièrement cependant sur les puissants de la terre ! (...) Quelle piètre impression font, à côté de cela, les pensées que nous avons, nous autres, coutume de nourrir ici et là, sur le destin général de l'actuelle histoire européenne ! — Ce livre passe loin par-dessus ma vieille tête et je me parais parfaitement stupide lorsque je prends conscience de votre étonnante aptitude à dominer tout le champ du mouvement intellectuel contemporain, ainsi que de la force et l'art avec lesquels vous savez peindre chaque nuance particulière... »  
(Janz, III, p. 233-34)

Le point final à leur relation est mis dans une des dernières lettres de N, une des plus longues et la dernière de ses lettres « de la folie » adressée à B le 6 (ou le 5) janvier, je t'en enverrai une photocopie, mais en voici quelques extraits. André Breton l'a reprise dans son *Anthologie de l'humour noir*.

« Cher Monsieur le Professeur

Enfin, j'aimerais mieux être professeur à Bâle que Dieu ; mais je n'ai pas osé pousser si loin mon égoïsme privé que, pour lui, je renonce à la création du monde (...)  
Cher Monsieur le Professeur, vous devrez voir cet ouvrage (N n'est pas très explicite mais il s'agit probablement du *Mole Antonelliana* qui deviendra le symbole de la ville de Turin que N en tant que « Dieu », et donc inspirant tous les créateurs, a construit) ; vu que je suis complètement inexpérimenté dans les choses que je crée, c'est à vous qu'échoit toute critique. J'en suis reconnaissant, sans pouvoir promettre d'en tirer profit (...)  
Et N termine par une invitation à venir faire un « brin de causerie » à Turin.

B affolé, se précipitera chez Overbeck, le meilleur ami de N, qui se rendra immédiatement à Turin d'où il ramènera N.

## Sainte Cosima, comédienne et martyre

### Pour jouer Cosima/Ariane

#### Sources

Correspondance Nietzsche Cosima

Journal de Cosima Wagner

Oliver Himes, Cosima Wagner, la maîtresse de la colline

Sa mère est française mais elle va renier la France pour la « lourdeur » allemande et pourtant elle restera, jusqu'au bout, une « française » qui s'ignore. C'est sans doute cette finesse française qui transparait sous la « grossièreté » allemande (le goût du luxe, l'antisémitisme, le nationalisme outrancier...) que N a vu et qui l'a séduit (je ne dis pas d'ailleurs qu'il n'y a pas aussi une grossièreté française)

Née d'une relation extraordinaire et immorale, on peut penser qu'elle répète avec Richard Wagner ce que Marie d'Agoult, sa mère, a fait avec son père Franz Liszt.

Mais avec la « sainteté » en prime, c'est-à-dire qu'au lieu de rester une amoureuse passive, elle deviendra une politique dont le mysticisme couvre le manque de scrupules, admiratrice d'Hitler.

Autre différence avec sa mère : W a 20 ans de plus qu'elle et Liszt a 6 ans de moins que sa mère : inversion des rapports d'âge.

Comme sa mère, elle fait un premier mariage précoce et malheureux et choisit un musicien brillant et exubérant comme vrai amour.

En quelque sorte, Cosima réalise avec R ce que Marie n'a pas pu faire avec F : « Elle (Marie) qui se considérait comme la muse du compositeur, du finir par admettre qu'elle ne l'était pas. » (Himes, 21)

### Enfance de Cosima

« En croyant à la possibilité de se conserver pour la souffrance, d'être en quelque sorte une « martyre », Cosima déployait une stratégie qui lui permettait de maîtriser son existence » (id. 41)

« une propension à la souffrance et une absolue maîtrise de soi »

**Cosima est une mystique : elle jouit dans la souffrance et donc elle a beaucoup de mal à prendre du plaisir , à jouir sans arrières pensée du plaisir**

**Même si de temps en temps, par exemple lors des moments où le rêve de Bayreuth prend forme, elle s'octroie, une cigarette, un petit verre... un rire libérateur**

**Ce masochisme est profondément lié à son manque de confiance qui lui vient de son enfance sans père ni mère avec un père qu'elle n'arrive pas à séduire et une mère absente.**

D'après Himes, son antisémitisme « constituait une partie intégrante de son « moi » masochiste (...) si elle pestait contre les juifs et tout ce qui était juif, c'est parce qu'elle n'avait pas d'image intègre d'elle-même (...) elle se sentait faible, inférieure, et les Juifs constituaient dans son esprit un groupe de population situé encore bien en dessous d'elle. En dépit de tous ses complexes, elle pouvait bien désigner ces gens-là. » (p. 123).

Et elle dit à Wagner « qu'il me semble que L'Allemagne ne se perd pas seulement en raison de ses mauvais côtés, mais aussi de ses bonnes qualités, en se mélangeant à l'israélite ; il périt par exemple de cette absence de désir qui le prédispose à l'idéalité et qui, sous la pression de

ces êtres maniaques, dégénère en apathie obtuse. » (id, p. 125, dans *journal* tome 4, 11 février 1881)

**À la fois dominatrice, sûre d'elle à l'extérieur (et cette maîtrise s'est renforcée en se coulant dans la peau de RW) et incertaine, peu confiante en soi, se sentant nulle à l'intérieur...**

En faisant de W son dieu, elle devient elle aussi une déesse, d'abord comme femme et oracle de son dieu, puis devenant divine lorsque le dieu meurt. N perçoit et ne perçoit pas cette duplicité de Cosima

« L'apparence de mon être était tranquille en permanence lorsque se manifesta à moi celui qui me révéla très vite que je n'avais pas encore du tout vécu (Journal de Cosima, 1<sup>er</sup> janvier 1869, p. 23). »

« Je viens à Toi (noter la majuscule) et veux mettre mon bonheur le plus haut, le plus sacré, à t'aider à porter la vie. » (id. 24)

et encore, en parlant à ses enfants :

« C'est dans vos cœurs que je cherche un asile pour le souvenir que je laisserai ici-bas lorsque je ne serais plus et je vous aurais tout sacrifié, tout sauf la vie du Seul et Unique. » (id.)

« Ce matin, très tôt, mon Ami est venu me voir et me souhaiter une bonne et heureuse nouvelle année. Je suis toujours si bouleversée par sa bonté à mon égard, par la conscience que j'ai toujours plus profondément de sa grandeur qu'en vérité, en sa présence, je suis toujours sur le point de fondre en larmes. »

Donc Wagner est vraiment l'Ami, le Dieu vivant pour Cosima et elle est son oracle, celle qui va l'aider à passer un séjour sur terre, puis ensuite elle poursuivra son incarnation, puisque fécondée par le dieu, elle est devenue elle aussi divine.

**Donc, il faut les jouer ainsi : lui en Dieu vivant, mais dieu qui s'est fait homme et donc qui en a aussi les défauts : souvent coléreux, maniaque, jaloux, infidèle... et elle, à l'époque en tout cas où W est vivant, une prêtresse servant ce dieu.**

L'Ami, R, Richard, sont des noms pour le dieu et pour l'homme...

Mais en arrière plan, il y a autre chose, Cosima manipule son dieu comme une marionnette car ce dieu ne connaît pas le monde et elle doit lui faciliter la vie en ce monde... Elle apparaît donc comme la plus cynique et la plus calculatrice des politiques mais ce cynisme ne peut se justifier, s'expliquer moralement, que parce qu'elle est persuadée que c'est vraiment le dieu qu'elle sert, qu'elle est vraiment investie d'une mission divine. En ce sens, elle est aussi comme N – Cosima et W sont des doubles de N – elle est un **destin (N dans Ecce Homo « je suis un destin »)** et appelée à jouer ce rôle pour les humains sur la terre.

Et ce destin, ce sera la montée du nationalisme allemand, le nazisme et la dictature d'Hitler, comme l'a bien vu Syberberg dans son génial Hitler, un film d'Allemagne : Hitler est une marionnette...

Cosima peut donc apparaître comme le prototype de la femme mariée qui ne vit que pour son mari (et que Lou et N dénoncent dans leurs théories sur le mariage) mais chez Cosima ce sacrifice est si absolu qu'il en devient christique... Elle ne vit que pour souffrir et elle ne jouit que de sa souffrance. Voilà pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, elle est le cynisme et la politique incarnée et elle réussira à faire de Bayreuth la scène du triomphe de Wagner, le dieu de la musique.

Cosima représente tout ce que Lou et N critiquent dans la relation H/F, le prototype de la soumission apparente mais en même temps de la relation de pouvoir qui transcende les genres.

Cosima est une femme de son temps, une femme de pouvoir envers et contre tous et qui annonce ce que N craint : si la femme se coule dans le costume de l'homme, elle est perdue. Cosima-Ariane est perdue, à la sortie du labyrinthe, le jeune Hitler l'attend en souriant de toutes ses dents.

Le plus étonnant est l'amitié entre Cosima et Malwida alors qu'elles représentent apparemment deux figures antithétiques : alors, Malwida trop naïve, ne voit pas les calculs de Cosima ? ou bien, le double de Malwida, son ombre, a le visage de Cosima ? Les deux visages de l'émancipation féminine : Cosima et Malwida, et Lou entre les deux.

On ne sait jamais qui est Cosima et sans doute ne le sait-elle pas vraiment elle-même, elle est possédée par le divin à qui elle a donné la figure de W. En termes psychologiques, on peut dire qu'elle a poussé le trouble identitaire jusqu'à son comble : hypocrite et vertueuse dans le même mouvement. Elle ment et vit une double vie mais en se vivant comme sublime et sa déchéance la tourmente et la ravie, elle lui est imposée par le destin, le divin ! C'est cela qui a tant attiré N chez Cosima : elle est ce destin qu'il sentait aussi en lui... elle est ce destin et elle est « folle » mais elle domine sa folie alors que N se laissera recouvrir par elle.

Mais cette attirance pour Cosima, comme pour W, n'empêchera pas la prise de conscience et le retournement d'autant plus cruel, pour N comme pour Cosima et W, car il continue à les aimer, et c'est une part de lui-même qu'il sacrifie en les massacrant.

à Bayreuth :

« Je ne reconnaissais plus rien, pas même Wagner (...) Que s'était-il passé ? On avait traduit W en allemand ! Les wagnériens avaient pris le pouvoir sur W ! L'art allemand ! Le maître allemand ! La bière allemande ! (...) il n'y manque aucun avorton, pas même l'antisémite – le pauvre Wagner ! Dans quoi est-il tombé ! S'il s'était au moins retrouvé parmi les sangliers ! Mais parmi les Allemands ! » (Hilmes, 152)

et, dans une de ses dernière lettres à Cosima :

« Vous savez très bien à quel point je connais l'influence que vous avez exercée sur Wagner, vous savez mieux encore combien je méprise cette influence... Je vous ai tourné le dos, à vous et à W, au moment où l'escroquerie a commencé... Quand la fille de Liszt veut participer au débat sur la culture allemande ou a fortiori sur la religion, je n'ai aucune pitié. » (id. 153)

### **À l'intérieur d'elle, angoisses, cauchemars, migraines...**

« Mauvaise nuit, violentes migraines en relation avec des cauchemars, soucis pour les enfants, je pense avec tristesse à mon père et à ma mère, avec douleur au passé, avec angoisse à l'avenir des enfants. Cet état était monté jusqu'à une angoisse violente : « Ah si seulement j'avais une sœur ! » me suis-je écriée dans l'obscurité muette.

### **Et manque de confiance en elle**

« J'ai chaque jour un peu plus le sentiment de n'avoir aucune valeur. » (Hilmes, 119, en 1877)

## **A l'extérieur, calculs, intrigues, politique et froideur...**

« Cosima (...) passe à son tour à l'action et demande à Louis [Louis II le roi de Bavière et protecteur de Richard] dans une lettre dont on surpasserait difficilement l'hypocrisie et les mensonges d'attester de sa fidélité conjugale. Toute la mesure de cette tromperie apparaît quand on songe qu'à cette époque Cosima était déjà enceinte d'Eva, la deuxième fille de W [elle avait déjà eu une première fille avec W]. »

« Les documents exploités, nous dit Oliver Hilmes, font apparaître « une Cosima manipulatrice tirant les ficelles en coulisses » (Hilmes, 15)

### **Sainte Cosima, comédienne et martyre**

Elle sait qu'elle ment et qu'elle va avoir honte mais elle n'a pas le choix : elle doit accomplir le destin de RW.

« Je sais clairement que je suis habitée par une divinité qui a déterminé les voies que j'ai suivies, et que je n'ai rien voulu ni choisi » (Hilmes, 117)

Donc masochisme et fatalisme, abandon à son destin et jouissance dans la souffrance :

« Retenez cette leçon, mes enfants, la seule paix véritable naîtra, pour vous aussi, d'un abandon total ; les souffrances qui coulent de cette source sont sans doute incessantes et pourtant si douces. » (id. 35)

Elle est un destin et elle est une malheureuse coupable (ce que W ne sera jamais : un coupable, elle prend sur elle la culpabilité de W, un dieu ne peut être coupable<sup>2</sup>...)

« la boisson que contient la coupe la plus noble du bonheur supraterrrestre, c'est une larme » (Journal, 1868, p. 53-54)

### **Rire ?**

Cosima peut-elle prendre du plaisir hors de la souffrance, on la voit parfois rire, boire une pinte de bière, fumer une cigarette... Ce sont des moments où la chape de plomb de la culpabilité laisse échapper l'enfant qu'elle était autrefois.

### **Tu pourras rire, fumer une cigarette, boire un verre de bière... et l'instant d'après reprendre ta posture de maîtrise – maîtresse de toi au dehors et au dedans, mélancolique et masochiste...**

« Lorsqu'il lui arrivait de prendre plaisir à quelque chose, elle était incapable de le reconnaître et d'en jouir. Elle fuyait les occasions de pratiquer des activités agréables. » (Hilmes, 120)

Plus tard, après que le traumatisme de la mort de W soit passé, resurgira quelque chose de la petite fille d'avant le dressage<sup>3</sup> :

---

<sup>2</sup> Sauf à risquer l'hypothèse de Borges et de Bataille : voir dans la culpabilité, la divinité, dans la déchéance suprême, le bien suprême. À ce moment, Dieu ne s'incarne pas dans Jésus mais dans Judas !

<sup>3</sup> Dressage très précoce par ses deux gouvernantes (voir Hilmes, ch. 1)

« Lorsque plus tard Madame Wagner pose le voile du veuvage, nous découvrirons une dame pleine d'humour dont le rire pouvait faire l'effet d'un « tremblement de terre », qui aimait boire une petite peinte de bière et, de temps en temps, fumait aussi une cigarette » (id. 15)

### **Le tact**

Pour Cosima « le tact était l'une des meilleurs qualités que peut avoir une femme : « prend bien garde mon cœur [dit-elle à sa fille] note à quel moment il faut s'éclipser, et ce sans que les autres remarquent que tu veux être discrète. Le tact est le don le plus rare qui soit et presque le meilleur au monde, il soulage, il permet tout » (id. 144)

« Cosima avait en quelque sorte les manières affectées d'une aristocrate (...) Elle accordait une grande importance aux apparences et au parfait respect des formes dans les relations humaines. Elle savait ce qui se faisait et ne se faisait pas et sanctionnait quiconque transgressait les usages. » (id. 143)

**Jouer donc Cosima avec cette affectation, ce goût pour les apparences, et en même temps ce charme et cette maîtrise qui masque la profonde fêlure en elle. Ne jamais laisser apparaître cela sauf dans son intimité (quand elle est seule, même avec R, cela ne transparait pas vraiment). Cependant, cette trop grande maîtrise peut être un indice de la fêlure.**

**Peut-être, j'y pense, donner à Cosima, dans le scénario, un moment d'intimité, par exemple un moment où elle écrit son journal ? Oui, je crois que cela permettrait de l'expliquer mieux et de révéler toute l'ambiguïté de son comportement à l'extérieur. On pourrait choisir soit un passage où elle parle de N, ou encore inventer un passage où elle dirait ce qu'elle pense de N mais qu'elle n'a jamais écrit.**

### **Le sexe**

« Cosima n'éprouvait aucun besoin physique tandis que W se dédommageait ailleurs. Un jour où elle lui prêchait une nouvelle fois la chasteté, il lui répondit les yeux dans les yeux : 'oui, oui, je sais tu voudrais bien introduire ici ces pratiques de renoncement, je sais, mais...' (Hilmes, 120) »

### **Aimer**

« Nous autres pauvres femmes qui ne pouvons qu'aimer sommes bien à plaindre lorsque nous pressentons le secret du génie ! » (id. 49)

Quand Cosima dit qu'elle ne peut qu'aimer, cela veut dire 1) qu'elle ne se sent pas créatrice mais aussi 2) qu'elle accepte de se réaliser à travers l'Homme aimé, et 3) qu'en l'aimant, elle devient cet homme, peut-être encore davantage qu'il ne l'est lui-même...

Et Oliver Hilmes, son biographe, se pose la question, entre W et Cosima, qui domine qui ?

« On ne peut plus lui parler seul à seul, plus aucune lettre ne lui parvient sans qu'elle l'ait ouverte et lui en face la lecture » écrit Cornélius (Hilmes, 99) [Cornelius est un ami et disciple de Wagner]

« Après la mort de W, il était presque obligatoire qu'elle devint la *maestra*, le « maestro » disparu semblait survivre en elle (...) l'autorité du maître était désormais entièrement dans les mains de sa femme. » (id. 101)

Non seulement on ne sait pas qui domine qui, mais on ne sait plus qui est qui ?  
À la fin, Cosima et W se sont tellement confondus qu'ils ont presque échangé leurs rôles...  
« le couple des dieux comme les appelait Cornelius, Wagner en froc et Cosima avec une robe à la romaine en soie grise décorée de roses » (id.)

sauf peut-être quand W couche avec une autre femme mais même cette tromperie est pour Cosima une jouissance, elle peut encore et encore souffrir...  
« Plus mes souffrances sont profondes et plus forte est en moi cette étrange volupté de la souffrance » (Hilmes, 119, dans Journal)

On peut imaginer qu'elle s'efforce d'empêcher Wagner de jouir, en jouant sur les ambiguïtés du caractère même de W. Elle lui fera une dernière scène et W mourra quelques heures plus tard de sa dernière « tromperie ».

Cosima est un personnage dostoïevskien (rappelons que N aimait beaucoup D, il considérait que D était celui qui était un des auteurs les plus proche de lui quant à sa conception du christianisme) polyphonique, non synthétisable, bien qu'elle tienne à donner d'elle même une image parfaite, inattaquable vertueuse.

Avec le temps cette image se fissure de toute part – mais il est vrai qu'elle a tenu un certain temps, notamment du vivant de W – à la fin de sa vie, lorsque la famille se déchire. Le fait que Cosima ai vécu longtemps et qu'elle ne soit pas morte avec W, comme elle l'aurait, dit-elle, souhaité – mais une autre partie d'elle voulait vivre pour devenir la *maestra*, et terminer l'œuvre de Bayreuth que Richard ne pouvait pas achever - a révélé au monde et en partie à elle-même son autre visage. Cosima aux deux visages : un visage pour la sainte et un visage pour le démon.

Sa culpabilité permanente, sa jouissance dans la souffrance, et son extériorité si contraire à ce qui se passait à l'intérieur d'elle témoigne de cette synthèse impossible.

On peut dire que c'est une « salope ». Elle est une de celles qui ont annoncé le nazisme, « enfanté » Hitler et on peut comprendre pourquoi elle a reconnu en Hitler son semblable. Mais en même temps, comme Buzzati l'a montré dans sa nouvelle sur l'enfance d'Hitler, c'est une petite enfant sans amour, élevée dans la cruauté et qui n'a eu solution que d'enfermer sa folie dans cette existence perverse, masquée sous les traits du sublime.

Hypocrite certes, mais on peut penser que cette hypocrisie, à plus haut sens, n'en n'était pas une pour elle. Quand elle oblige le roi à affirmer qu'elle est fidèle – alors qu'elle sait très bien qu'elle ne l'est pas – c'est parce qu'elle est persuadée de le faire au nom des plus hautes idées et des plus hauts sentiments – comme Hitler sera persuadé d'œuvrer pour le bien de l'humanité . « Possédée par la divinité » : comme l'a dit Cornelius, elle est d'abord l'oracle de Delphes, puis ensuite elle est le dieu que l'oracle a prophétisé et aujourd'hui nous découvrons la crapule qu'elle a objectivement été, que la société dont elle est le produit a enfanté.

Au fond d'elle cependant, mais elle ne le dit jamais ouvertement, une tendresse restera toujours pour N. Dans une lettre adressée le 3 mars 1895, alors que N est encore vivant mais dément, à Erwin Rohde, un ancien condisciple et ami de N, dont son gendre était le collègue, cette tendresse transparaît :

« Je ne pouvais faire autrement que de m'imaginer de nouveau en compagnie de notre pauvre, pauvre ami ! Des souvenirs disparus remontaient à la surface, et comme si rien ne nous avait

séparés, je me retrouvais en conversation avec lui, quand il m'enseignait ces choses sublimes qui offrent comme un refuge à nos pensées. » (Janz, III, 464)

Sainte et putain – sans jouissance autre que dans la souffrance  
Comédienne et martyre  
Sainte Cosima comme Saint Genet !

## **Dans la tête de Richard Wagner Pour jouer Richard Wagner**

Sources

Christophe Looten

Dans la tête de Richard Wagner

Correspondance Nietzsche Wagner (disponible en téléchargement sur le net, édité par la sœur de N)

Journal de Cosima Wagner

Oliver Hilmes, Cosima Wagner, la maîtresse de la colline

Wagner n'a pas connu son père biologique et il ne se rappelle pas « avoir jamais reçu une caresse » de sa mère. (Looten p. 24) C'est sans doute pour cela que tous les héros de W souffrent de la solitude.

Il est toujours difficile d'interpréter l'enfance d'un « génie », mais le génie de W est marqué par

- la solitude
- le besoin de reconnaissance
- le refus de la pauvreté et donc le goût du luxe

C'est un personnage très tourmenté, pessimiste sur l'avenir et qui va au devant de l'échec jusque dans le succès :

- de ne pas savoir s'arrêter dans ses relations avec le roi
- de vouloir un cadre démesuré pour son œuvre

Mais c'est cette « ambition » qui lui permet d'apparaître peu à peu ce qu'il va devenir pour la postérité : un maître, un héros, un demi-dieu... Il paiera cher cette ambition (toute maîtrise se paye toujours trop cher écrivait N) et ne sera jamais heureux.

Ambivalence de Wagner

Il recherche le luxe, le faste et en même temps aspire au renoncement comme « bien suprême », a des sympathies pour le bouddhisme... Mais c'est son goût du luxe qui l'emporte :

« Peux-tu imaginer une action morale qui ne soit pas inspirée du renoncement ? Et qu'est-ce que le plus haut degré de sainteté – c'est-à-dire la rédemption la plus absolue – sinon le renoncement pris comme motif de toutes nos actions ? » (RW dans Looten, 225, 23 août 1856)

à la fin de sa vie

« Nous parlons beaucoup de Bouddha. Récemment R m'a fait remarquer qu'il lui aurait été impossible de composer de la musique sur lui à cause des manguiers et des fleurs de lotus. » (Cosima, id. 229, 27 sep 1882)

« Est-ce donc une exigence inouïe de penser que le peu de luxe [le train de vie de W était princier, ce peu est un euphémisme !] m'est du ? Moi qui apporte le plaisir au monde et aux multitudes ? » (Lettre à Eliza Wille)

Et Cornelius, un de ses amis et disciples

« ce débordement de luxe reflétait l'idée que Wagner se faisait de lui-même » (Hilmes, 91)

**le mythe**

« L'art est la forme que doit prendre le mythe » (RW dans Looten, 727)

Ce rapport au mythe le fait préférer le passé à l'avenir :

« Si nous cherchons une forme pour y déposer nos souhaits, nos élans les plus ardents, en un mot : tout ce qui nous transporte dans l'avenir, il faut demander aux images du passé ce que le présent nous refuse. » (id. 732)

**RW est un jouisseur tourmenté, il n'a pas le masochisme de Cosima mais son goût pour l'excès le voue lui aussi à la souffrance et à jouir dans la souffrance : peut-on aussi appeler cela masochisme ? ou plutôt une sorte de mystique de l'autodestruction ?**

Il a pourtant parfois des joies, ainsi lors des répétitions à Bayreuth, en 1875 :

Le soir on se retrouvait dans un restaurant « On riait terriblement et l'on dansait jusqu'au bout. Wagner était bien entendu lui aussi « chargé » et tellement joyeux, tellement pétulant qu'en dépit de la présence de Cosima, il fit le poirier et ne cessa de trinquer et de vider son verre avec sa chère vieille amie Marie, ma mère » raconte Lili Lehman, une des chanteuses.

R comme Cosima – il est difficile de les séparer, à partir du moment où ils se rencontrent, ils déteignent de plus en plus l'un sur l'autre – est plein de contradictions

C'est un personnage dominateur avec un charisme et un ascendant considérable sur les autres, mais comme il est insatiable, il en devient détestable et de ce point de vue le Cas Wagner – le pamphlet destructeur de Nietzsche est aussi à lire comme une description assez fidèle : une fascination suivie d'un dégoût et d'une nostalgie pour le « mythe » perdu.

W investit ce caractère exécrationnel dans son œuvre et fait de sa dissonance intérieure une dissonance musicale harmonieuse.

Il exprime dans sa musique les contradictions de son être et de son époque, le délire de l'esprit allemand qui culminera avec le nazisme et que N va combattre de toutes ses forces après y avoir, un temps, succombé.

Mais on ne pourrait pas comprendre le succès de W (ni celui d'Hitler d'ailleurs) sans comprendre cette chose étrange qu'est le charisme, la fascination que certains personnages peuvent exercer sur d'autres, sur une foule d'autres...

Son disciple et ami Cornelius, est de ce point de vue un témoin précieux :

« Le génie de W exerçait une puissance destructrice » (Hilmes, 92) et

« l'atmosphère est lourde et pesante, il m'empêche de respirer » (à mettre en rapport avec le cas Wagner de N)

« Wagner est un esprit par trop imbu de lui-même, près de lui, je ne ferai que couvrir des œufs de Wagner » (id. 93)

et la réaction de N, dans les débuts de leur relation :

« Car les meilleurs moments de ma vie, les plus sublimes, sont en fait associés à votre nom et je ne sais qu'un autre être humain, au surplus votre grand frère en esprit, Arthur

Schopenhauer, à qui je pense avec une égale vénération, que dis-je, *religione quadam* » (cité par Hilmes, 128)

et même après la rupture

« Rien ne pourra compenser, pour moi, la perte de la sympathie de Wagner ces dernières années. Si souvent je rêve de lui et toujours dans le style de notre confiante intimité d'alors ! Jamais entre nous, une parole méchante ne fut prononcée, dans mes rêves non plus – mais beaucoup de paroles encourageantes et enjouées et peut-être n'ai-je autant rit avec personne.

Tout cela est du passé – et à quoi sert d'avoir raison contre lui sur certains points ? »

(Lettres à Peter Gast, n° 38, p. 250, 20/8/1880 – Marienbad)

Wagner se nourrit de l'admiration des autres mais au fond il ne peut parler que de lui :  
« Notre grand ami (W) ne se sent pas bien s'il ne parle pas, ne lit pas, ne chante pas sa propre personne. »

### **Imbu de sa personne**

**Mais doutant sans cesse, se plaignant, demandant sans cesse qu'on le rassure sur son génie**

**Aimant s'entourer de personnalités « intellectuelles » mais ne supportant pas la concurrence etc.**

W, comme Cosima, est un personnage très fortement ambivalent, on le voit osciller entre le renoncement (son attrait pour le bouddhisme) et le désir de puissance et de luxe ...

**Il doute sans cesse, il est pessimiste, amer et en même temps, il est habité par l'envie d'aller toujours plus loin dans la réalisation de son rêve**

« Le soir R est de nouveau abattu, il croit qu'après sa mort, ils détruiront totalement ses œuvres et qu'il ne survivra plus dans la mémoire de l'humanité que comme un fantôme. »  
(Journal de Cosima, 1868, p. 36)

« R monte chez moi à midi, il est très sombre...il a l'impression qu'il pourrait mieux utiliser ses forces qu'à écrire des partitions qui ne seront jamais exécutées et qui ne servent à rien ni à personne. Lorsque je lui ai répondu que les temps changeraient, il m'a dit : « Dans le meilleur des cas arrivera une période de puritanisme où mon art n'aura rien à dire. Et mieux vaut mille fois une époque comme celle-là que celle que nous vivons aujourd'hui. » (id. 41)

Même dans la plus grande réussite, W en poussant toujours plus loin la réalisation de son désir (désir insatiable par nature, désir de devenir dieu...) ne peut être que déçu abattu malheureux, car il finit toujours par échouer... Ainsi dans ses rapports avec le roi... Heureux, il ne l'est que par éclats, dans les moments de répétition par exemple, où il sent que son rêve créateur va naître, puis il retombe bien vite dans son pessimisme poussé par son désir insatiable...

D'où les tentations de renoncement, en effet le renonçant ne peut plus être déçu car son plus grand désir est de renoncer à tout. Il ne peut être déçu que s'il retombe dans le monde...

### **Wagner et son rêve**

Wagner se projette en Beethoven, son musicien préféré :

« Ces rapports avec le monde ne devaient-ils pas être ceux d'un homme qui sort du plus profond sommeil et qui essaye en vain de se souvenir de son rêve bienheureux. C'est dans un état semblable que nous pouvons imaginer les saints. » (« Beethoven », *Dans la tête de R W*, Looten, 170)

### **La nature du génie**

« La nature du génie est totalement spontanée, pas réfléchie, mais que savent les gens de l'état de ravissement où se trouve l'artiste en train de créer ? » (id. 175)

Ici, c'est du *duende* dont parle W, c'est-à-dire ce génie qui nous possède sans que nous n'y pouvions rien... mais si nous voulons posséder à notre tour le *duende*, alors c'est la

malédiction... et W croit que cette malédiction est propre au génie, non, elle est propre à celui qui croit (et veut) posséder le génie alors que celui-ci est par nature errant... et n'appartient à personne.

Le génie de l'artiste est dans sa souffrance, écrit Wagner  
Non la souffrance réside dans l'incapacité de reconnaître la nature nomade, impersonnelle du génie, du *duende*... Pour que la joie demeure, il faut renoncer à la propriété du génie, au nom propre. Voilà la leçon du bouddhisme que W ne comprendra pas.

Prise de conscience de N à Bayreuth

N prend conscience de l'immense show biz qu'est Bayreuth:

« Je ne reconnaissais plus rien, pas même Wagner (...) Que s'était-il passé ? On avait traduit W en allemand ! Les wagnériens avaient pris le pouvoir sur W ! L'art allemand ! Le maître allemand ! La bière allemande ! (...) il n'y manque aucun avorton, pas même l'antisémite – le pauvre Wagner ! Dans quoi est-il tombé ! S'il s'était au moins retrouvé parmi les sangliers ! Mais parmi les Allemands ! » (Hilmes, 152)

et dans une de ses dernière lettres à Cosima

« Vous savez très bien à quel point je connais l'influence que vous avez exercée sur Wagner, vous savez mieux encore combien je méprise cette influence... Je vous ai tourné le dos, à vous et à W, au moment où l'escroquerie a commencé... Quand la fille de Liszt veut participer au débat sur la culture allemande ou a fortiori sur la religion, je n'ai aucune pitié. » (id. 153)

En reniant W et Cosima, N doit se renier lui-même : W lui fait ce « cadeau » de lui révéler le mensonge de la religion de l'artiste en lui ouvrant ainsi le chemin de la connaissance. W révèle à N la lourdeur de l'esprit allemand, l'étroitesse de tout nationalisme, et l'illusion de l'art, frère de la religion.

### **Jugement de N sur W**

« L'extatique, chez W, est souvent forcé et manque de naïveté, et surtout, il est trop violemment mis en scène par de trop brutaux contrastes (...) son talent de comédien se fait jour en ce qu'il ne l'est *jamais* dans sa vie personnelle (...) Il suscite la défiance autant par ses louanges que par ses reproches. La grâce et l'élégance lui font défaut, ainsi que la pure beauté, le reflet d'une âme harmonieusement équilibrée ; toutes choses qu'il cherche cependant à discréditer (...) L'art de W est un art de haut vol, transcendant, dont notre humble réalité allemande se trouve bien embarrassée. Il a quelque chose d'un fuite hors du monde (...) Tel semble (...) être le sort de l'art dans l'époque que nous vivons, il dérobe à la religion moribonde une part de sa force (...) sa nature apparaît redoutablement simplifiée, écartelée entre deux instincts ou scindée entre deux hémisphères. Tout au fond se déchaîne un vouloir impétueux, torrent rapide qui semble vouloir percer au jour par toutes les issues, toutes les cavernes ou défilés qui s'ouvrent ou qui aspire à la puissance (...) Un puissant effort, sans cesse placé en face de ses échecs, donne de l'aigreur (...) mais l'homme qui ne renonce pas à son effort contracte une sorte de maladie purulente qui le rend irascible et injuste (...) dans sa haine passionnée il en vient à traiter le monde entier comme coupable. (Janz, II, 156-160)

## **Malwida, l'amitié d'une idéaliste**

### **Pour jouer Malwida**

#### **Sources**

Correspondance avec Malwida von Meysenbug, ed. Alia

Curt Paul Janz, Nietzsche, biographie, 3 tomes, tome II, 130-146 (chapitre sur Malwida, je te l'envoie)

Mémoires d'une idéaliste (disponible en téléchargement sur le net : aller à l'article Malwida von Meysenbug de Wikipedia, et à la fin ou trouve les deux références pour télécharger)

Je te joins aussi, avec ce texte, par mail : une analyse du livre de Conche sur Nietzsche et le bouddhisme et des extraits choisis et commentés de la correspondance avec Malwida – que tu as.

#### Origine familiale

Son père, Philippe Rivalier, est français, c'est un protestant réfugié en Hesse et germanisé par son mariage allemand, il reçoit le titre de baron de Meysenbug de l'électeur Guillaume I de Hesse-Cassel dont il sera le conseiller et l'ami.

Après des déceptions amoureuse et politique, elle rompt avec sa famille et mène une vie indépendante « après s'être consacré quelque temps au collège d'une communauté libre fondée à Hambourg par un groupe de révolutionnaires mais que la fureur révolutionnaire de Prusse ne laissa pas subsister, elle doit en 1852 émigrer en Angleterre et y vivre, non sans peine, de leçons et de travaux de traduction. » (Préface à *Mémoires d'une idéaliste*).

Elle va notamment se lier au socialiste russe Alexandre Herzen et s'occupera de l'éducation de ses deux filles, dont l'une d'elles Olga, prendra la place de la fille qu'elle n'a jamais eu.

Lorsqu'elle rencontre Nietzsche, le 22 mai 1872, à Bayreuth, chez les Wagner, elle a 56 ans et est donc de 28 ans son aînée. Sa vie amoureuse est derrière elle ou plutôt elle sublime sa vie amoureuse en amitiés masculines fortement teintées d'une relation maternelle.

Dès sa première lettre (le 26 juillet 1872) elle exprime « un très profond sentiment maternel s'est formé sur lequel vous pouvez bâtir en toutes circonstances »

et N lui répond en exaltant chez elle

« l'amour maternel sans le lien physique entre la mère et l'enfant (...) voyez en moi quelqu'un qui a besoin, tant besoin d'être le fils d'une telle mère (...) je suis et je reste tout à vous en vérité » (14 avril 1876)

Ce sentiment maternel s'est construit sur une grande estime réciproque et des convergences importantes dans les idées, même s'il existe aussi des divergences.

Ainsi, si N a « besoin d'être le fils d'une telle mère », c'est parce qu'il vient de lire les *Mémoires d'une idéaliste* [il en a terminé la lecture le 2 avril] que Mali a traduit en allemand (il était originellement écrit en français) et ce livre l'a beaucoup impressionné.

Il vante, prête et offre ce livre de toutes parts (Janz, II, 139) et y découvre « avec étonnement combien Malwida avait traversé de ces épreuves intérieures dont il était lui-même encore secoué et combien elle s'entendait à formuler brillamment certaines choses pour lesquelles il n'avait pas encore trouvé de mots » (id. 140).

Comme Overbeck, Malwida est l'amie fidèle, celle qui, bien qu'elle n'arrive pas à comprendre la rupture avec les Wagner, continue de lui conserver son amitié, même lorsque N lui écrira des choses qui auraient du entraîner la rupture.

Et à cette amie fidèle, N (é)crie, du fond de sa solitude, après sa rupture avec Lou : « Chère amie, y a-t-il quelqu'un qui m'aime en ce monde ? » (mi décembre 1882) et Mali, sa vieille amie – comme elle signe ses lettres, en silence de lui répondre : oui, mon fils, je t'aimerai toujours.

Cette relation amicale est très valorisée par N « N n'évoquait jamais Malwida v M sans des accents de haute vénération, même s'il lui arrivait de plaisanter avec humour du regard optimiste qu'elle posait sur les gens ou de son mode d'expression hyperbolique. »

Et

« C'est cette faculté de compréhension, cette grande maturité et cette maternelle bienveillance qui avait assuré la place unique que cette femme occupa dans la vie et la pensée de N, une place de confiance à laquelle aucune autre femme n'a jamais pu prétendre : nij Cosima qui, objet d'un culte excessif, demeura toujours contrainte vis-à-vis de N, ni sa propre sœur, encore moins sa mère qui ne se départira de sa mesquine bigoterie qu'au moment où elle vit son fils sombrer irrémédiablement dans la maladie. » (Janz, II, 134)

Au moment où se joue la scène que je te propose (26/27 avril 1882 à Rome), la rupture avec les Wagner est consommée et N est engagé dans l'écriture d'un de ses livres les plus fondamentaux : le Gai Savoir.

N vient de vivre une épreuve terrible que l'on peut comparer à une mort et dont il va renaître après avoir digéré cette descente/remontée des enfers que représente humain trop humain, le premier livre qui annonce la mort de Dieu et de Wagner son prophète. **C'est le Gai savoir qui sera le livre de la santé retrouvée, et c'est donc sous le signe de la gaité partagée, du rire qu'ils se retrouvent.**

Voilà le compte rendu à chaud que Mali fait à sa « fille » Olga :

« La joie qu'il éprouvait d'être une fois encore près de moi était touchante et il m'a affirmé qu'il n'avait pas vécu d'heures aussi heureuses depuis des années. Le pauvre homme, c'est réellement un saint, il supporte ses souffrances avec héroïsme et devient pourtant de plus en plus doux, même presque joyeux ; il ne cesse de travailler sans relâche, alors qu'il est quasiment aveugle, qu'il ne peut ni lire ni écrire (sauf avec une machine), qu'il n'a personne pour le soigner, pour l'aider, et très peu d'argent » (26 avril) et « Hier après midi, N est encore venu passer trois heures ici. Nous avons eu de belles conversations et c'est étonnant et touchant de voir à quel point son esprit est frais et toujours jaillissant, malgré ses douleurs. Il a été ici presque tout le temps au lit et n'a rien vu de Rome en dehors de la Villa Mattei et de l'église Saint-Pierre. » (28 avril) (198-99)

Si Mali a précédé N sur le chemin de la remise en cause des dogmes catholiques, elle n'a pas complètement renié la divinité et croit à un dieu abstrait, beaucoup plus proche du bouddhisme et de l'indouisme (un mélange des deux en fait) que du catholicisme.

Ainsi elle ne baptise pas Olga, sa fille adoptive, mais l'initie, à l'âge de 18 ans, à l'enseignement des Védas et la baptise « au nom du mystère de *l'atma* » (Janz, 135).

Lorsque elle doit se séparer d'Olga, elle écrit à N

« Je me suis promis fermement de ne pas m'effondrer mais de devenir Bouddha au plein sens du terme et de chercher à atteindre le dernier niveau de la sagesse [elle n'est pas ici

particulièrement modeste !] Je vis aussi une existence tout à fait indienne avec la mer, le ciel, le soleil et les fleurs. » (*Correspondance*, p. 75, février 1874)

Zarathoustra n'est d'ailleurs pas très éloigné, pour Mali, de Bouddha<sup>4</sup> :

« Je pense que vous méritez d'être apostrophé avec Bouddha dans tous les sens du terme, car il a lui aussi exclu toute religion et montré que l'on pouvait surmonter héroïquement la souffrance et parvenir à la véritable gaité, sans aucun dogme (...) et elle ajoute

Moi qui vit depuis longtemps sans ce que l'on nomme religion et ne repose pas vraiment sur les roses, je suis de plus en plus gaie et ne dédaigne jamais un rire joyeux. » (*Correspondance*, 24 avril 1883, p. 217)

Nietzsche développera à plusieurs reprises une réflexion sur le bouddhisme, notamment dans son rapport à la souffrance<sup>5</sup> (N souffre beaucoup) et comme un système de pensée inversé du christianisme, dans un de ses derniers livres *l'antéchrist*.

**Il peut donc être intéressant et amusant de convoquer Bouddha à cette rencontre entre Mali et Nietzsche, et d'improviser sur ce thème à Bâle.**

**Tu peux jouer Malwida comme une bouddhiste joyeuse, qui croit en l'homme même si elle n'a plus beaucoup d'illusions sur elle-même et qui se cherche des enfants adoptifs pour les aider à grandir et à devenir des génies.**

**« Oui, le créateur du génie, de l'artiste, du saint – c'est de cela qu'il s'agit et non pas, en vérité, de la multiplication du troupeau (15 nov. 1874, Rome)**

**N'oublie pas non plus le « style hyperbolique », tu pourras t'inspirer du ton des mémoires d'une idéaliste, mais transpose à ta façon.**

Et N lui répondra dans Z : « crée l'être unique qui dépasse ceux qui l'ont créé » (« De l'enfant et du mariage »)

Avec une petite tendance à donner des leçons et à s'ériger en modèle, ce qu'a bien perçu Lou :

« Elle a l'habitude de dire que « nous » n'avons pas le droit de faire ceci ou cela – mais j'ignore totalement ce que représente au juste ce nous – quelque parti idéal ou philosophique probablement -, et pour ma part je ne connais que le « je ». Je ne peux conformer ma vie à des modèles, ni ne pourrai jamais constituer un modèle pour qui que ce soit, mais il est tout à fait certain en revanche que je dirigerai ma vie selon ce que je suis, advienne que pourra. » (Lou-Rée-Nietzsche, *Correspondance*, p. 89).

Une autre caractéristique importante de Malwida est son militantisme féministe qui influencera aussi les idées de Nietzsche sur l'émancipation de la femme.

« Malwida figure au tout premier rang du mouvement d'émancipation féminine de son époque. Par là, elle se trouve quelque temps assez proche des socialistes d'alors, ce qui entraîne la rupture avec sa famille » (Janz, II, 131)

---

<sup>4</sup> Koselitz/Gats, sans avoir connaissance de sa lettre, fait la même association :

C'est merveilleux !, ajoutent souvent les disciples aux paroles de Bouddha.

C'est merveilleux !, voilà ce que je dois souvent m'écrier, et avec davantage de raisons que ces derniers, puisque je vous entend comme Zarathoustra (...) Gloire à lui, le bienheureux, le saint, l'illuminé ! – c'est par cette apostrophe bouddhiste, sans qu'il soit lui-même bouddhiste, que vous saluez avec le dévouement d'un élève Votre reconnaissant K. (Venise, 17 avril 1883).

<sup>5</sup> Cf. Marcel Conche, *Nietzsche et le bouddhisme*, version écrite d'une conférence au collège international de philosophie. (Je te joins une analyse du livre de Conche par Philippe Cesse que j'ai été chercher sur le net).

« L'espérance d'une ère nouvelle où la femme consciente et libre, cessant d'être une idole, une poupée ou une esclave, travaillera de concert avec l'homme au perfectionnement de la famille, de la société de l'État, au progrès des sciences et des arts, et contribuera à réaliser l'idéal dans l'humanité. » (Malwida, *Mémoires d'une idéaliste*, introduction, p. XX).

L'influence de Mali sur les idées de N ne se limite pas au féminisme, par exemple  
« Il en va en amitié et en amour comme en art, il y faut du mystère. L'œuvre d'art qui ne nous apporte pas de nouvelles révélations à chaque fois que nous nous y plongeons de nouveau cesse vite de nous intéresser (...) Le véritable amour, ma véritable amitié sont indissociables d'un incessante mise à jour de nouvelles richesses intérieures. »

(Malwida, *Mémoires*, cité par Janz, II, 141-42)

à comparer avec

« Une chose qui s'explique cesse de nous intéresser. Fais donc attention à ne pas être trop explicite à tes propres yeux. » (N, *Œuvres Complètes (OC)*, IX, p. 72)

et sur l'indépendance

« Je m'aperçus que je n'étais plus la douce et docile créature qui se soumettait à tout afin de ne blesser personne (...) je ne prendrai désormais plus que ma conscience pour guide et je ne ferai plus que ce qu'elle m'ordonnera. » (Malwida, *Mémoires*, cité par Janz, II, 142)

## **Pour jouer Lou Andréa Samomé**

### **L'effet Lou(pe) ou le complexe de Lou(pe)**

En gras, ce qui est important pour jouer Lou – je distingue quand c'est nécessaire, les deux Lou, la jeune et la plus âgée.

La difficulté à apprécier l'œuvre de Nietzsche tient aussi/surtout à son extraordinaire capacité à incarner des personnalités contradictoires. Cette capacité est en partie inconsciente (involontaire) et au fur et à mesure que Nietzsche « grandit », il prend conscience de leurs contradictions et de leur multiplicité.

Cependant il ne peut en prendre conscience que par fragments car déjà dans l'intimité d'un mot, il a du mal à se regarder.

De ce point de vue d'ailleurs, j'aurais du mal à comprendre – à bien comprendre – cette fulgurante complexité sans entrer dans la langue : il me faudra lire un peu Nietzsche en bilingue.

La langue doit d'ailleurs être renouvelée/bouleversée et Nietzsche doit trouver une forme où la poésie ne le cède en rien à la complexité du théorique, d'où la nécessité d'une certaine opacité de la forme, d'un juste milieu entre clarté et obscurité. C'est là que le mot et la phrase rendent leur exacte mesure, ironie de cette expression « exacte mesure » alors que nous sommes plutôt au delà de la mesure... mais il y a tout de même mesure c'est-à-dire une mesure liée au rythme, au nombre de pieds, de syllabes, de relations entre les voyelles et les consonnes, même si la perception du sens va au delà de la mesure...

Donc, surtout, ne pas saisir Nietzsche à travers la notion d'étapes : il n'y a pas à proprement parler d'étapes dans la pensée de N, même s'il y a une certaine périodisation...

Lou tombe dans ce travers de vouloir systématiser N, de le saisir dans une suite d'analyses après coup qui, à trop vouloir prendre de distance, loupent le personnage.

**Et bien sûr, ce travers de Lou nous en dit beaucoup sur sa personnalité : Lou à travers N se cherche et elle va trouver un personnage bien différent de celui de N, un personnage qui n'est pas très éloigné de la manière dont Freud interprétera Nietzsche, en insistant sur l'analyse psychologique et en gommant la démesure et les contradictions et auquel il faudrait opposer/confronter (pour schématiser) ce que Jung fera de N : le prophète de Zarathoustra.**

**Mais, jeune encore, dans sa relation avec N, elle se sent très proche de lui (Lorsqu'on se ressemble autant que N et moi, on sent les différences et on en souffre (cf. infra)) d'où le décalage entre les deux Lou.**

De ce point de vue, il faut bien distinguer Lou jeune, dans sa relation entre N et Rée, et Lou plus âgée, mais toujours ambivalente entre Andréas, son mari, et Rilke, son amant, et dans les méandres du freudisme et du narcissisme. Le narcissisme, voilà quand même la vérité « ambivalente » que Lou trouvera sur elle-même et sur le monde et qu'il faut rapporter à la théorie freudienne du narcissisme et notamment l'opposition/complémentarité entre narcissisme primaire et secondaire (voir l'article de Freud sur le narcissisme, je donne une petite citation à la fin du texte).

**La première Lou, plus impulsive, plus proche de Nietzsche, bien qu'elle soit déjà davantage systématique (d'où ses points d'accord avec Rée, le Réaliste). Elle est encore très ambivalente, partagée, voire déchirée entre sa personnalité A (proche de N) et sa personnalité B (proche de Rée). Cela se ressent bien dans ses relations avec Rée et**

**Nietzsche : si elle se sent intellectuellement plus proche de N, elle se sent au contraire affectivement davantage attirée par Rée, plus résonante, qui représente son futur... Son ambivalence se caractérise aussi dans ses rapports avec les hommes, et en particulier avec Rée et N, elle les « allume » elle joue « l'amoraliste » mais cet amoralisme ne dépasse pas les bornes de la décence, les limites du « raisonnable »... et ce qu'elle fait est déjà beaucoup pour Elizabeth, la sœur de N qui verra en elle un modèle d'immoralité.**

**La seconde Lou, en effet, a laissé sa personnalité B, systémique, prendre le dessus, elle est plus équilibrée mais aussi plus bourgeoise : elle est devenue freudienne et a appris à composer « bourgeoisement » avec son ambivalence : dans ses rapports affectifs, avec le jeu amant/mari, dans son écriture, devenue plus académique, même si elle reste originale.**

**Elle est guérie de sa « maladie » (voir plus loin sur cette maladie) mais elle a perdu de sa richesse, comme le disent Nerval et Artaud, elle a perdu une moitié de son monde.**

**Je dirai que Lou et N jouent l'un vis à vis de l'autre le rôle de miroirs déformant :**

Le miroir de Lou ayant des affinités avec la loupe : voir davantage certains détails et faire de ces détails l'image du tout (comme s'il y avait un tout)

Loupe : verre déformant qui se centre trop sur un détail

Au lieu de garder N à distance, elle se sert de son apparente proximité comme d'une loupe qui lui permet autant de se saisir que de se dessaisir du personnage

[Mais il faut tenir compte de la « maladie » de Lou, chacun agit/réagit en fonction de sa « maladie »]

Le miroir de Nietzsche a des affinités avec le palais des glaces, ou tantôt l'image est déformée dans un sens et tantôt dans un autre...

Ce que Lou et N ont en commun c'est leur profonde ambivalence et ce que N apprend de Lou, finalement et à travers de grandes souffrances [le renoncement à l'amour et à la jeune fille/la femme idéale] c'est la nature profondément féminine – et la femme est ici intuitionnée à travers le miroir de Lou – du réel : ce mélange, qui n'est jamais un juste milieu, entre clarté et obscurité, innocence et ruse, pudeur et impudeur, logique et mythe, ordre et chaos etc.

« Une chose qui s'explique cesse de nous intéresser. Fais donc attention à toi afin que tu ne sois pas trop explicite à tes propres yeux. » (OC, IX, §44, p. 72).

« Combien de fois ai-je vécu cela, dans toutes sortes de domaines : Tout est clair, mais tout est fini. » (Lettre à Lou du 19 ou 20 juillet, *Correspondance*, p. 137)

[donc lorsque Lou deviendra claire, elle sera finie... **c'est ainsi que N retrouve Lou : une femme « finie », c'est-à-dire achevée, accomplie, mais dont le mystère et le charme ont disparu... elle est devenue freudienne.**]

**La jeune Lou et N se sentent semblables mais souffrent de leurs différences**

**« Lorsqu'on se ressemble aussi peu que toi et moi [elle parle à Rée], on ressent les points d'accord et on s'en réjouit. Lorsqu'on se ressemble autant que N et moi, on sent les différences et on en souffre. » (Lou [Journal pour Rée], in *Correspondance*, p. 54).**

**Et, pour se guérir de cette souffrance, Lou va ressembler de moins en moins à N et de plus en plus à Rée, ou plutôt à l'image qu'elle se fait de Rée, car Rée, en bon mélancolique, ne se remettra pas de son amour perdu pour Lou. Rée est d'emblée trop**

« clair », pas assez ambivalent, c'est ce qui le rend plus simple, plus accessible pour Lou, et qui ne lui laisse pas d'autre issue que la mélancolie.

« Il est étrange que nos conversations nous mènent involontairement vers les gouffres, vers ces endroits vertigineux que l'on a sans doute déjà escaladé seul pour plonger son regard dans l'abîme. Nous avons choisi les sentiers de chamois et si quelqu'un nous avait entendu, il aurait cru surprendre la conversation de deux diables. » (id. 156)

On peut prendre cela comme une indication de jeu dans la scène du sacro Monté : deux diables, mais deux diables parlant doucement, d'une voie feutrée, et se disant des choses terribles...

### Comment jouer Lou

Donc jouer la jeune Lou avec davantage d'innocence et de narcissisme non maîtrisé, mais une innocence diabolique, une fougue « pleine de retenue », un « égoïsme sacré »...

Et la Lou plus âgée avec une compréhension de ce narcissisme et moins d'innocence... ne serait-ce que parce qu'elle a vu le lou(p) et même plusieurs lou(p)s<sup>6</sup>... mais toujours recherchant dans ces lou(p)s multiples sa propre image, sa Lou intime.

Mais les deux Lou, la jeune et la plus âgée, ont toujours cette ambivalence fondamentale et la conscience que Lou âgée en a ne lui permet pas de mieux se comprendre, on pourrait même dire qu'elle se comprend moins car elle croît mieux se comprendre : lui retourner le mot de N : dans la mesure où elle a bâti un système (autour du narcissisme) elle ne se comprend plus...

[N : « Dans la mesure où les philosophes ont été des bâtisseurs de système, ils n'ont jamais rien compris aux femmes ».]

### La maladie de Lou

Lou souffre d'abord d'un narcissisme primaire qui, lorsqu'elle est jeune, prend les formes désagréables d'un égoïsme et d'une cruauté vis-à-vis des autres et lorsqu'elle grandit, se transforme en une finesse d'analyse qui lui permet de pouvoir aimer car le narcissisme primaire ne la satisfait plus.

Elle souffre également, comme N, d'une surestimation d'elle-même, surestimation productive car elle lui permet de se hausser en partie au niveau de cette surestimation.

Elle souffre aussi (surtout ?) d'une ambivalence qui la déchire, sa volonté de vivre en « esprit libre » ... sans morale et son autre personnalité qui la fait ne pas dépasser les limites du « raisonnable » et s'en remettre finalement à la morale bourgeoise.

Elle est, comme tout être humain, angoissée – c'est-à-dire prise dans l'étroitesse de sa petite vie personnelle – et pour lutter contre cette angoisse elle choisit la voie théorique du système et la voie affective du mariage, tout en se permettant des infidélités, de manière à respecter l'ambiguïté de sa nature.

### La maladie de N

N est également victime d'un très fort complexe de supériorité auquel il ne survivra pas : au lieu de « mourir » volontairement (parce que quand un 'dieu' meurt il ne meurt pas) comme les hommes devenus dieux, il tue le dieu en lui et devient mortel.

---

<sup>6</sup> Et on peut se rapporter à l'analyse que font Guatary et Deleuze de l'homme aux lou(p)s « un loup ou plusieurs loups », dans Mille plateaux.

Son ambivalence existe également mais son esprit de « système » est régulé par sa vocation de poète

**N comme Lou verront en partie la maladie de l'autre et leurs descriptions sont donc de précieux indices pour comprendre – et donc, dans notre film, jouer – le personnage**  
**Une partie de l'analyse que fait N du caractère de Lou se retrouve sous forme théorique dans ses livres et en particulier dans *Par delà le bien et le mal*. Une autre partie, plus affective, se retrouve dans ses lettres.**

**Quand à Lou, elle a écrit un ouvrage complet sur N dont je donnerai (voir infra) quelques extraits.**

### **Le théoricien et le poète – le fragment**

Le risque du théoricien est de trop maîtriser – et c'est un travers dans lequel il tombe presque toujours.

C'est pourquoi il est plus facile à un poète d'être multiple qu'à un théoricien.

Ce que risque le théoricien, s'il accepte le jeu de la multiplicité, c'est de ne plus l'être. Pour le dire dans le langage de la dualité, c'est d'abdiquer la logique au profit du mythique.

Le fragment est la solution que N trouve pour résoudre, en partie car on ne résout jamais qu'en partie – cette contradiction

Une fois que le fragment a jaillit, il faut exercer sur lui une pression pour voir comment il y résiste. Et si le « problème » du théoricien c'est le vrai, le « problème » du poète c'est le beau, il faut donc voir/éprouver comment le fragment résiste à la fois au beau et au vrai.

### **Un exemple de l'effet « Lou(pe) » : la notion de progrès**

« La nature dominatrice de l'homme primitif, écrit Lou, n'est qu'un spécimen splendide d'animalité, seules les *blessures* infligées à sa force lui ont permis de *progresser* – car la douleur qu'il en a éprouvée lui a appris à se déchirer lui-même, à se venger sur lui-même, à transformer son impuissance en passions tournées vers son « moi » intérieur (...) »

C'est le thème classique de la sortie de l'animalité et de la progression de l'homme primitif vers l'homme « supérieur » qui se sublime pour construire son moi intérieur.  
et elle cite N

« Ce qui importe avant tout (...), à ce qu'il semble, c'est d'*obéir* longuement et dans *un seul sens* ; à la longue il en sort et il en est toujours sorti quelque chose pour quoi il vaut la peine de vivre » (PBM, 188, dans Lou FN, p. 221).

La notion de progrès est un exemple significatif de cet effet loupe à la fois déformant et grossissant. Car N absolument ne répond pas à cette notion de progrès et la citation qu'elle donne n'est absolument pas une apologie du progrès, N répond à la notion d'éternel retour, une des notions les plus difficiles à comprendre pour Lou car elle n'est pas logique.

Ramener N au progrès, c'est le figer dans un des mouvements de sa pensée – de même pour l'humanité – Même si N n'a pas toujours bien développé cette notion de progrès et si son analyse du « primitif » est défailante.

## **Sur les femmes**

« Chez nombre de femmes, comme chez les hypnotiques, l'intelligence n'est présente que par à coups et d'une force inattendue : l'esprit descend « sur elles » et ne vient pas apparemment d'elles mêmes. D'où leur astuce à triple vue dans les affaires compliquées, d'où également leur croyance dans l'inspiration. » (OC, IX, p. 86)

### **Textes**

**(Je vous les enverrai en photocopie si vous ne les avez pas)**

- 1) Extraits du chapitre sur Lou de la biographie de Nietzsche par Janz**
- 2) Extraits de la correspondance Lou-Rée-Friedrich**
- 3) Le type féminin (article paru dans *L'amour du narcissisme*, de Lou Andréas Salomé.**

## **Pour jouer Paul Rée**

### **Sources**

Janz, en particulier le tome 2 avec un petit chapitre sur Rée, p. 108-113.  
Correspondance Lou-Rée-Nietzsche  
De l'origine des sentiments moraux (avec préface de Paul-Laurent Assoun)  
Lou : Ma vie

Paul Rée naît le 21 novembre 1849, et par conséquent il est de 5 ans le cadet de Nietzsche.  
Il est d'origine juive.

« Sa nature modeste et réservée n'a laissé que peu de traces, et nous ne possédons sur lui que de très lacunaires renseignements »

« On le prenait, écrit Ferdinand Tönnies, compagnon de Rée durant ses études de médecine à Munich, pour un prêtre. Les enfants se pressaient autour de lui pour lui baiser la main. Le sérieux de son visage sans barbe, son grand habit noir, sa démarche solennelle, évoquait effectivement un ecclésiastique. » (Janz, II :113)

Cependant, les échanges avec Lou et les écrits de Lou permettent d'en dégager une image assez précise

### **Les relations entre Rée et N avant la rencontre avec Lou**

Paul Rée rencontre N en fréquentant ses cours, à Bâle, en 1873. Mais assez vite, il devient plus qu'un étudiant, un ami et un compagnon de réflexion.

« Il faut que je vous dise que je n'ai jamais encore dans ma vie trouvé autant de charmes à l'amitié que grâce à vous durant cette année, sans parler de tout ce que vous m'avez appris. » (Bâle, 19 nov. 1877)

En tenant compte de l'exagération du style épistolaire, cela rend compte cependant de l'excellence de leurs relations, qui se concrétiseront, notamment, par plusieurs voyages ensemble.

### **Rée et N autour de Lou**

Tous les deux demandent successivement Lou en mariage puis essayent de convertir leur amour en amitié.

« Entre N et Rée, entre deux esprits si profondément accordés, l'amitié aurait pu devenir idéale, si la malencontreuse entrée en scène de Lou Salomé ne l'avait brutalement réduite à néant. »

Mais si Lou n'aime ni l'un ni l'autre, elle a une profonde amitié pour Rée « Pour moi, sur le plan humain, l'essentiel c'est Rée et lui seul » (*Ma vie*, p. 78) écrit-elle de leur trio.

### **Portrait de Rée par Lou**

« Cette sorte de bonté inaltérable dont je ne pouvais deviner au début qu'elle était fondée sur un secret sentiment de haine envers soi – et qu'un dévouement si complet à quelqu'un de très différent de lui était pour lui un excellent moyen de s'oublier lui-même et de se libérer (...) ce qui lui manquait le plus, c'était de croire qu'on puisse vraiment l'aimer »

(*Ma vie*, 92-93)

### **Et jugement de Lou sur Rée et N**

« Vous êtes comme deux prophètes tournés l'un vers le passé, l'autre vers l'avenir ; l'un, c'est-à-dire Rée, découvre l'origine des dieux, l'autre anéantit leur crépuscule ... Alors que l'égoïsme de Rée, poussé jusque dans ses derniers retranchements (...) se dit 'notre seul but est de mener une vie agréable et heureuse', - vous dites quelque part : « quand il faut renoncer à une vie heureuse, il reste encore la vie héroïque. » (Lou à Friedrich, 4 juin 1882, *Correspondance*, p. 111)

### **et leurs relations**

Il lui écrit, le 12 septembre 82 :

« En réalité j'étais déjà mort, tu m'avais ramené à un semblant de vie, mais c'est quelques chose de répugnant chez un mort. D'un autre côté, je ne pourrais me défaire d'un sentiment de méfiance, fondé sur la présence d'une particularité que je sens très fort en moi et dont je sais qu'elle t'est antipathique ; je veux dire la crainte de t'être antipathique, de faire quelque chose qui te soit antipathique. En conséquence marchons vers nos tombes par des chemins séparés. »

et Lou répond

« Non certainement pas ! Vivons et cherchons ensemble jusqu'à ce que tu aies *démenti* cela ! » (*Correspondance*, p. 195)

De leur amitié, elle écrit, la nuit du jour de l'an 82-83

« Nous avons noué les liens de cette amitié étrange dont toute la tournure de notre vie dépend encore. Une amitié qui n'a peut-être pas son égale dans l'intimité et la retenue, de la même façon qu'il est peut-être rarement arrivé, ou même jamais, que deux êtres s'associent avec, à la fois, autant de légèreté et de circonspection. »  
(*id.* p. 239)

**En fait, Rée était désespérément amoureux de Lou et, malgré ses efforts, n'a jamais pu convertir son amour en amitié et lorsque Lou s'est fiancée, la rupture été inéluctable**

**« Ne cherche pas, aïe pitié », lui écrit-il en la quittant.**

**Voilà la base affective de la relation et ce qui sous-tend la scène entre Rée et Lou dans le film.**

Lou, dans son amitié, ne comprend pas vraiment Rée. Elle est trop égoïste, et elle ne l'entend pas lorsqu'il lui dit « j'étais déjà mort ». Il ne lui restera plus qu'à se sacrifier (voir plus loin).

### **Le Réalisme**

Fin juillet 1878, N invente l'expression de Réalisme :

« Ma soif de *Réalisme* est grande, vous le savez. » (*Correspondance*, III, 737, p. 321)  
et le 10 août

« C'est vous qui avez écrit mon livre, c'est de vous qu'il provient : je vous félicite pour cette nouvelle paternité... »

à quoi fait écho cette lettre d'un de ses amis qui ne comprend pas son changement :

« Peut-on ainsi se dépouiller de son âme et l'échanger contre une autre ? A la place de Nietzsche devenir brusquement Rée ? » (Erwin Rohde, 16 juin 1878)

Ce à quoi N lui répond, atténuant la paternité qu'il attribue emphatiquement à Rée dans la lettre précédente :

« Cherche-moi dans mon livre, et ne cherche pas l'ami Rée. Je suis fier d'avoir découvert les qualités et les ambitions magnifiques de celui-ci, mais il n'a pas eu la moindre influence sur la conception de ma *philosophia in nuce* ['philosophie en peu de mots'] : celle-ci était achevée et confiée pour une bonne part au papier lorsque j'ai vraiment fait sa connaissance pendant l'automne 1876. Nous nous sommes rencontrés sur le même palier : nous avons pris un plaisir extrême à converser ensemble, nous en avons tiré un profit immense l'un et l'autre (de sorte que Rée dans une aimable exagération, a pu me dédier son livre *L'Origine des sentiments moraux* [Le livre finalement intitulé *La genèse de la conscience morale*, paraîtra en 1885, voir *Correspondance*, note 51 p.332] en ces termes 'Au père de ce livre, sa mère très reconnaissante'.) »

On voit que les deux amis ont la même 'aimable exagération' vis-à-vis de l'autre : ils lui attribuent la paternité de leur livre.

Dans *Ecce Homo*, en commentant l'influence que Rée a pu avoir sur *Humain trop humain*, il la relativise aussi en brocardant ceux qui ont cru devoir interpréter tout le livre comme un « Rée-alisme » supérieur... (« Humain trop humain, 6 » dans *Ecce Homo*, p. 155.

Il cite le § 37 de *Humain Trop Humain*

« Qu'est ce, après tout que le principe auquel est arrivé un des penseurs les plus hardis et les plus froids, l'auteur du livre sur *L'origine des sentiments moraux*, grâce à ses analyses incisives et décisives de la conduite humaine ? L'homme moral, dit-il, n'est pas plus proche du monde intelligible (métaphysique) que l'homme physique »

et N ajoute une petite phrase décisive : **car il n'y a pas de monde intelligible.**

N est vraiment devenu Pyrrhonien et donc il n'est plus ni Rééaliste ni idéaliste !

Il ne faut donc pas négliger l'influence de Rée sur N, tant sur le plan des idées, même si comme le note Janz (I :169), la lecture de l'ouvrage de Lange *l'histoire du matérialisme* a précédé l'influence de Rée, on pourrait dire l'a préparé à l'influence de Rée, que sur le plan de la forme. Lou note – mais son témoignage n'est pas complètement objectif, bien sûr – que N a commencé à écrire en aphorismes après sa rencontre avec Rée, et que celui-ci affectionnait ce style. (N n'est d'ailleurs pas toujours enthousiaste sur son nouveau style et est parfois amer sur son style « fragmentaire » : « moi qui ne suis que fragment et philosophie itinérante... » et dans la même lettre il parle de « ma pauvre philosophie en morceaux » - Sils Maria, fin août 1881, lettre à Paul Rée)

Un livre comme *Aurore* et comme *La généalogie de la morale* prennent leur impulsion dans Rée même si ils ne conservent pas l'empreinte « matérialiste ».

**Du point de vue de leur relation, N ne sera jamais négatif vis-à-vis de Rée [à l'exception des lettres passionnelles en plein « dépit amoureux »], en témoigne la place de Rée dans *Ecce Homo*. Mais au moment de la relation Lou Rée Nietzsche, il y a déjà un infléchissement très net de N vers ce que j'appellerai son pyrrhonisme – ce que traduit Lou lorsqu'elle dit qu'elle se sent bien plus proche de N que de Rée sur le plan des idées alors que c'est l'inverse sur le plan humain – et cette différence vient probablement se combiner à leur rivalité.**

Pyrrhon était un philosophe, contemporain d'Alexandre, très connu dans l'antiquité mais qu'on a un peu oublié aujourd'hui, qui refusait la distinction entre être et apparence, et donc

toute métaphysique. Ses disciples, comme Sextus Empiricus, fondèrent l'école sceptique mais on ne peut confondre Pyrrhon avec le scepticisme.

### **Rée et les femmes**

à *Elizabeth* (20 fév. 77)

« J'attache un grand prix au jugement féminin, précisément parce que votre sexe n'a pas de préjugés, pas de système. » (*Correspondance*, p. 25)

### **Le sacrifice**

Rée, déçu par Loi et la vie en général, décide de changer d'orientation et commence des études de médecine qu'il termine en 1890 en obtenant ses diplômes de médecin.

« Pendant les dix années suivantes [il s'emploie] à prodiguer ses soins désintéressés et sa pure générosité aux paysans vivant sur le vaste domaine que son frère possédait à Stibbe, en Prusse. Lorsque celui-ci abandonna Stibbe, Rée partit pour l'Engadine – précisément le séjour préféré de Nietzsche et s'installa à Cerina, près de Saint-Moritz, comme médecin des populations montagnardes. Le 28 octobre 1901, s'étant engagé sur un glacis au sommet d'une paroi rocheuse plongeant tout droit dans l'Inn, il glissa sur la neige fondante et fut précipité dans le fleuve. » (Janz, II :110). Il meurt donc un an après Nietzsche.

Accident ou suicide ?

Janz ne tranche pas « il aura pu suffire qu'à la seconde où son pied glissait, la volonté de vivre n'ait pas été assez forte, pour que la réaction de défense dont dépendait le salut, restât en suspens. » (id.)

## Réza von Schirnofer

Quelques clefs pour jouer le personnage

(source: Janz, Nietzsche, Biographie, tome 3, p.30-41 et 73-80)

Quand Réza rencontre Nietzsche, à Pâques 1884, elle est une jeune fille cultivée (elle vient de passer son baccalauréat à l'automne 1883) et elle se prépare à des études de philosophie (elle passera son doctorat en 1889 à Zurich – une des premières femmes docteurs de Zurich – avec un travail sur la « comparaison entre les doctrines de Schelling et Spinoza »).

Elle est très gaie, plutôt confiante, joyeusement impulsive<sup>7</sup> et N la met en confiance très rapidement par ses manières distinguées, respectueuses et leur commune affection pour leur « maternelle amie », Malwida [jouée par Dominique], « rien dans sa nature n'aurait pu m'inspirer la moindre gêne » écrit-elle de leur relation. Elle rit très souvent et N insistera souvent sur le bien que lui fait ce rire.

Quand elle rencontre N, elle a lu *Les considérations inactuelles* et *La naissance de la tragédie* ouvrage qui « avait violemment soulevé mon enthousiasme juvénile » (p. 32).

Elle est à la fois très respectueuse de N mais en même temps très en confiance et leurs relations deviennent vite amicales et proches – Elle lui fait parfois la lecture (rappelons que N ne voit pas très bien) et ils discutent très souvent ensemble en se promenant.

Donc leurs relations se caractérisent à la fois par une distance respectueuse et une proximité amicale (ce qui est l'idéal que N fixe avec ses ami(e)s : une grande distance et une grande proximité : « jamais la distance, si grande fut-elle, qui séparait le poète et le penseur de la simple étudiante que j'étais, ne se traduit dans nos rapports purement humains » (p. 33).

Cette relation de distance et de confiance se traduit aussi dans la manière dont N se comporte à l'égard du sexe féminin : « N si effréné dans l'expression de sa pensée, était, en tant que personne d'une esquisse sensibilité, délicat et d'une politesse recherchée dans son attitude et ses manières à l'égard du sexe féminin » écrit Réza (id.).

Cette relation de confiance permet à Réza de vivre des expériences nouvelles par exemple : Dans une simple auberge située à une certaine hauteur du Mont Born, dans la région de Nice « Nous nous assîmes enivrés par un magnifique paysage de montagne (...). C'est là que je goûtais pour la première fois au Vermouth di Torino, à l'invitation de N qui tout excité et aiguillonné par le mistral, pétillait littéralement d'entrain et d'idées amusantes » (34).

Leur relation de confiance est réciproque et N, au contact de Réza, se sent pleinement lui-même : il peut « parler, rire et – chose rare avec les femmes – me taire » (p. 38)

Il y a une certaine correspondance, comme le note Janz, entre la relation N/Réza et la relation N/Lou, mais avec le trouble amoureux en moins, et donc la relation est plus gaie, plus stable, plus tranquille :

- 1) N ne trouve pas Réza très attirante, or justement c'est un des critères qu'il avait établi avec Lou pour qu'une relation amicale s'établisse entre un homme et une femme : une légère antipathie physique, le second étant une grande relation de confiance réciproque
- 2) Réza et plus modeste, moins orgueilleuse et « sophiste » que Lou

[je ne dirai pas moins intelligente, mais plutôt autrement intelligente, plus équilibrée dans son intelligence, même si elle ne laissera pas une œuvre comme Lou]

Ces divers éléments expliquent la confiance extraordinaire que N lui fera sur l'éternel retour (p. 39-40) et que j'ai en partie pris comme support de la scène (p. 39-40).

---

<sup>7</sup> Elle se définit comme « fantasque et vive » : lorsque N lui expose son projet de visiter la Corse, elle décrit sa réaction : « fantasque et vive comme je le suis, je m'écriai sans réfléchir : quel merveilleux projet ! », et N de lui répondre aussitôt : voulez-vous en être ?

Et là il apparaît sous un autre jour à Résa – sans pour autant qu'elle refuse cette facette de N : « Il y avait quelque chose de bizarre, d'inquiétant même dans la manière dont N m'annonça 'l'éternel retour du même' et l'immense portée de cette idée. Bien plus que son contenu, ce fut la manière dont elle me fut annoncée qui me frappa. C'était soudain un autre N qui se tenait devant moi, un N qui me fit peur. » (39)

On voit bien que 'l'éternel retour est un mythe et non une théorie, le vécu, les affects, le contexte sont essentiels, le « texte » importe peu.

Autre moment essentiel, celui où il confit à Résa sa peur de devenir fou comme son père (p. 74), chose qu'il a rarement confié (il en a parlé à Koselitz/Peter Gatz, dans une lettre du 26 aout 1883, mais le passage a été censuré par Gatz).

Je n'utiliserai cependant pas cette confession dans le film.

Autre moment d'exaltation, joyeuse celle-ci, l'évocation de Zarathoustra sur le lieu même de la vision, sur le 'rocher sacré' (p. 76), N, devant Résa, devient Z :

« Après que je me fut, à sa demande, assise sur son 'rocher sacré', Z ne s'adressa plus à moi que depuis les confins de son monde spirituel et émotionnel sous haute tension, et déversa toute une profusion de pensées et d'images, habillées de mots dithyrambiques. Puis il me parla de l'étonnante rapidité avec laquelle chacune des différentes parties de cette œuvre avait vu le jour, soulignant le caractère phénoménal de cette réalisation, de cette inspiration, que la rédaction n'arrivait pas à suivre. » (p. 76)

Janz qualifie ces moments d'enthousiasme de « véritable extase » et il précise « telle qu'o nous la rapporte de certains mystiques ou de certains yogis et telle qu'elle apparaît – sous une forme plus ou moins atténuée – dans le mode de création de certains artistes. » (P. 77)

Cette extase est en quelque sorte déclenchée par le paysage, certains paysages plongent N dans une véritable transe, d'où l'importance du rocher et de la promenade sur le lac de Silvaplana, dans les environs de Sil Maria, en Suisse.

On peut envisager pour le film, en complément à la danse de Nietzsche/Zarathoustra, une extase de N/Z en présence de Résa :

Première scène

*N danse sur le rocher sacré*

Puis gros plan sur le rocher avec N dessus, fondu et c'est Résa qui apparaît (le fondu pourrait se faire de visage à visage) et zoom arrière pendant que l'on entend N déclamer dans l'enthousiasme les dithyrambes de Dionysos et que peu à peu la caméra le révèle en face de Résa.

## Pour jouer Heinrich Köselits/Peter Gast

### Bibliographie

Référence de l'ouvrage sur les relations K/N à la BN ([retrouver](#))

Nietzsche, Lettres à Peter Gast, (Christian Bourgeois éditeur, (1957, Le rocher) 1981)

Correspondance complète, en particulier les volumes III et IV (Gallimard, édition Colli Montinari)

Dernières lettres, Hiver 1887-Hiver 1889, *De la volonté de puissance à l'antichrist*, Éditions Manucius, 2011.

Curt Paul Janz, Nietzsche, Biographie, Köselitz est très souvent cité, notamment II, p. 146-151, ou un petit chapitre lui est consacré.

Érice Dufour, *L'esthétique musicale de Nietzsche*, 2006

Il existe une grande partie des oeuvres de Peter Gast/Heinrich Koselitz éditée en [partition](#) notamment à la à

### Discographie

*Romantische Lieder*, Friedrich Nietzsche und Peter Gast, 1983.

(<http://www.cdandlp.com/en/nietzsche-gast-tiefenbacher-lorenzen/romantische-lieder/lp-gatefold/r115807545/>)

### Musique

D'après l'ouvrage d'Eric Dufour, [l'esthétique musicale de Nietzsche](#), il aurait écrit plusieurs œuvres dont : « *Le lion de Venise* » (1884) sur le même livret que l'opéra de Cimarosa, *le mariage secret*. »

Créé à Dantzig en 1891, l'opéra *Der Löwe von Venedig*, a été joué l'année dernière à Annaberg-Buchholz (

Rappelons que Peter Gast est un pseudonyme choisi par N et pour désigner explicitement le musicien, dans ses lettres, il l'appelle le plus souvent mon cher ami (Nietzsche, Lettres à Peter Gast, édition du Rocher, 1957)

Heinrich Köselitz est né à Hambourg le 10 janvier 1854 et mort dans cette même ville le 15 août 1918. C' est un fidèle ami et disciple de Nietzsche bien qu'il ne comprenne pas toujours sa pensée [il a mis notamment du temps à comprendre l'étendue de la rupture avec Wagner] mais les relations sont moins déséquilibrées qu'il peut apparaître au premier regard.

Si K apporte une aide appréciable, et inconditionnelle, à N sur ses textes [Janz écrit « Köselitz est, avec Elizabeth, la personne qui est restée le plus longtemps et le plus constamment liée tant à N lui-même qu'à son œuvre »] : il les remet souvent au propre, fait des suggestions de réécriture (sur la forme mais aussi parfois sur le fond), relit les épreuves... N dans le même temps, le soutient comme musicien car, pour lui, Köselitz/Gast est le musicien qu'il n'a pas pu devenir.

K est plus jeune de 9 ans que N, Janz note à propos de leur amitié :

« Cette amitié vraie que N attendait de Wagner, pourtant de trente ans son aîné, il s'avéra lui-même, à son tour, incapable d'en faire présent à un cadet, et ce bien qu'il se trouvât à certains moments entièrement dépendant des services, de la fidélité, et de l'abnégation de K, sans l'aide assidue duquel certains ouvrages ne seraient jamais parvenus à l'imprimerie. » (II, 146) Après la lecture des lettres, je ne suis pas tout à fait d'accord avec Janz. Certes il y a une certaine distance avec l'instauration du vous et une certaine théâtralisation de leurs rapports. La relation est également en partie faussée parce que N est très dépendant de K et que donc il compense, notamment par le « vous », ce que cette dépendance peut avoir de difficile pour lui – dépendance dont il n'hésite pas à parler par ailleurs.

Cependant, par d'autres aspects, la relation entre N et K est très singulière et on peut même considérer que K est le plus proche des amis de N : celui-ci note à plusieurs reprises leur destin similaire : l'un comme l'autre voient leurs œuvres boudées par le public. Ils sont tous deux, suivant les mots de N des isolés, des réprouvés, des fugitifs...

N dira même de lui, à une des pires périodes de sa vie (28 déc 79) qu'il est son « survivant ».

Lorsque, dans une longue lettre (21 juillet 1880) dont il y a juste un petit résumé dans l'édition des lettres de N à K, K se demande si N ne se fait pas de lui une idée trop avantageuse ; lui-même se voit tel un fat grotesque. Qu'avait-il produit ? Rien, sinon un opéra, dont personne n'avait entendu une note.

(cf note à la lettre 37, I :240)

N lui répond :

« fait curieux, celui qui s'écarte de bonne heure des chemins battus traditionnels, ; pour suivre sa *vraie* voie, a toujours, que ce soit à demi ou entièrement, le sentiment d'être un isolé, un réprouvé, un fugitif... » (2 août 80)

Mais est-ce sa voie ou celle de N que K suit ?

### **Köselitz musicien et esthétique de la musique**

« *Pour me plaire il faut une musique très passionnée ou très sensuelle* »

(N, Gênes, 4 mars 82)

N adore la musique de Peter Gast/Köselitz. Il est donc important de pouvoir l'écouter pour bien comprendre les goûts de N en cette matière, indépendamment de la valeur réelle de K comme compositeur.

N écrit à Franz Overbeck, à propos de l'opéra comique de Peter Gast, *Plaisanterie, ruse et vengeance* composé à Venise :

Notre ami Köselitz est un musicien de premier plan, son œuvre a un charme propre et inédit, une beauté avec lesquels personne parmi les contemporains ne peut rivaliser. De la gaité, de la grâce, de la ferveur, une large gamme de sentiments, depuis la naïve jovialité jusqu'au sublime le moins innocent : avec cela une perfection et une finesse dont les exigences qu'elle s'impose qui me semblent indiciblement réconfortantes dans ce siècle grossier. En plus il y a une parenté entre cette musique et ma philosophie, cette dernière a trouvé sa plus mélodieuse avocate !

Recoaro, 18 mai 1881, à FO (C'est là que N donne à K son surnom de Peter Gast)

La musique de Chopin est pour K et N la musique la plus importante, celle que N emporte à défaut de pouvoir écouter celle de PG « En silence je continue à me nourrir de quelques mesures de Chopin que j'ai emportées de votre chambre » (27 octobre 80)

« Pour me donner du courage, je me chantais et me sifflais vos mélodies ; ainsi me resteront-elles dans la mémoire ! Et vraiment, tout ce qui est bon en musique devrait pouvoir se siffler... (17 novembre 80)

N répète un très grand nombre de fois à quel point il a besoin de la musique de K :  
Votre musique me manque... il me manque que votre musique... je me languis de votre musique me manquent par trop un ciel serein, la confiance en les hommes et votre musique etc.

Il financera d'ailleurs l'exécution d'une partie de l'opéra de Peter Gast, *Le lion de Venise*.

« Venise sans votre musique cher ami (...) vous ne sauriez croire quel réconfort vous m'avez dispensé depuis Recoaro, année après année, et comment au fond *rien* ne m'a apporté cet allègement dont mon humeur sombre et ma mélancolie ont tant besoin, sauf votre art. »  
(Nice, 21 avril 86)

« Un souffle du siècle passé traverse votre musique et ceci, pour les hommes du XIXème siècle, est presque synonyme d' « innocence et de bonheur ineffable ». Mais avant tout, de « *folie* » — et il me semble toujours davantage que la vie sans folie n'est pas supportable. »  
(Nice, 22 mars 84)

Lorsque N déprime, son scepticisme emporte tout, sauf la musique :  
Je ne connais plus rien, je n'entend plus rien, je ne lis plus rien ; et malgré tout cela, au fond rien ne m'importe davantage que le sort de la musique (Nice, 21 mars 88)

Les lettres permettent de se faire une idée précise de la musique qu'écoute Nietzsche et de ses goûts :

Son engouement pour *Carmen* de Bizet, son opéra préféré, qu'il va voir un grand nombre de fois. Chopin bien sûr, mais aussi Piccini, Rossini, Offenbach (dont il écoute par exemple *La périchole*, *La grande duchesse de Gérolstein*, *La Fille du Tambour-Major* (Nice, 21 mars 88) ...)

Érice Dufour écrit : « N oppose à Wagner d'une part Peter Gast pour les musiques du temps présent et d'autre part Haendel et Rossini pour les musiques du passé », auxquels il faut ajouter Offenbach et Bizet pour le présent, et Piccini pour le passé...

Mais N, ajoute Dufour, précise que la musique est aujourd'hui un art crépusculaire ... caractérisée par un pouvoir de dégénérescence... un art mort.

Wagner représente la fin de l'histoire de la musique occidentale.

Ce que N exprimera de manière géniale en écrivant que Wagner c'est du Hegel en musique...

Debussy aussi dira de la musique de W qu'elle est la fin d'une histoire, c'est pour cela que il faut, à mon avis, métisser la musique de Nietzsche, avec une musique « posthume » : certains ont proposé Debussy, mais pourquoi pas le jazz, le souffle d'Afrique, que N appelle alors qu'il compare Nice à une ville africaine ?

Je pense à la manière dont Django improvise sur les musiques de Bach : un nouveau rythme dans une ancienne harmonie et tout est changé !

### Sur les styles

« Je crois nécessaire de découvrir à nouveau toute l'antinomie des « musiques italienne et française », en écartant une fois pour toute la notion hybride de « musique allemande ». Il

s'agissait d'une *opposition de style*, l'origine du compositeur importe peu. Ainsi Haendel est un italien, Gluck français... » (Nice, 19 novembre 86 ?)

### Esthétique musicale

« La vérité est qu'actuellement me manque *in puncto musicae* une esthétique (...) Nous avons un besoin urgent d'une profession de foi musicale anti-romantique ; ne plus demander à la musique de la « morale » et un « relèvement du peuple » » mais de l'art, *ars*, de l'art pour artistes, une espèce de *divine indifférence*, une espèce de *gaieté* illicite, aux dépens de tout ce qui a « de l'importance » : l'art ; en tant que sentiment de supériorité et « sommet » s'opposant à la platitude politique à Bismarck, au socialisme, au christianisme etc., etc. » [et à la science ?] (Nice, 19 novembre 86)

### Da capo et l'éternel retour

Le *da capo* est une indication qui signifie à l'interprète que la mesure ne s'arrête pas où la partition finit mais qu'il lui faut recommencer

Dufour suggère qu'il y a une affinité entre le *da capo*, que N affectionne particulièrement, et l'éternel retour, en tant que vécu et non que concept théorique : mais le *da capo* ajoute-t-il n'est pas un retour du semblable amis un retour à l'identique. Je crois que pour N, ces notions se confondent dans une interprétation héraclitéenne du devenir : le *da capo* est et n'est pas le même, il est semblable **et** identique !

[à approfondir avec la lecture de Dufour]

### **Köselitz éditeur (intellectuel) et correcteur**

*Cher ami, j'étais étendu de nouveau, en silence au bord de la mer, comme un lézard au soleil* (Gênes, 8 janvier 1881, carte postale)

Sur le travail d'éditeur de K, il participa, pour la première fois, à la relecture des œuvres de N en établissant une copie de la 4<sup>ème</sup> considération inactuelle sur W et comment il le décide à la publier. À partir de là, cette collaboration n'allait pas cesser :

« De la quatrième inactuelle jusqu'à la fin 1988 (c'est-à-dire jusqu'à la fin de la période d'écriture –de N) j'ai également participé à la lecture de chaque feuille d'épreuve de chaque ouvrage sans exception mis sous presse par N. » (K, dans sa préface aux lettres que N lui a écrites, cité par Janz, II, p. 150)

et Janz ajoute « Mais K n'a pas seulement participé à la lecture des épreuves, il s'est également prononcé sur leur contenu, parfois leur style, améliorant même d'autorité telle ou telle expression. » (id. voir *infra*, citations)

### Orthographe et grammaire

L'orthographe et la correction grammaticale sont de votre ressort, cher ami ; je n'ai d'autre orthographe que « Gastienne »...

(Gênes, 22 février 1881 [Aurore])

Je ne me fie pas à moi pour ces petites minuties de la correction que *découvrent* votre œil et votre goût. Je ne me fie même pas à *moi* pour les grossières énormités.

Votre lettre m'a à nouveau permis de constater avec gratitude *quel* bon lecteur vous faites, et combien vous ne vous bornez pas seulement à lire ce qui est « entre les lignes », mais aussi ce

qui aurait dû y être et n'y est *pas* ! Du reste voyons ce que Zarathoustra lui-même aura à dire à votre lettre...

(Sils Maria, 3 août 1983, à propos des corrections du Zarathoustra)

### Le déchiffrement

« Ami, entre vos mains je remets mon esprit ! » et mieux encore : « En votre *esprit* je remets mes mains. »

J'écris très mal et vois tout de travers. Si vous ne devinez pas ma pensée, mon manuscrit sera indéchiffrable (Mais j'ai constaté, avec grande joie, par vos deux dernières lettres, à quel point nos deux pensées voisinent...) (25 janvier 81)

« Trois textes manuscrits ont été envoyés à Fritzsich pour être intercalés, je l'ai également invité à s'en remettre à vous pour *tout*. Vous déchiffrez mon écriture peut-être mieux que je ne saurais le faire moi-même. Inscrivez dessus : *bon à tirer*. P.G. »

(13 septembre 86)

### Le style

Lettre de N, 5 avril

Je médite sur le style. Je vous en prie, rédigez pour mon profit et mon édification quelques thèses sur mon style actuel (vous, vous êtes connaisseur en la matière), ce que je peux et je ne peux pas, sur le danger du *maniérisme*, etc.

Dans la lettre du 11 avril 1879, Köselitz « fait, ainsi que N l'y invite, une série de remarques critiques sur le style de celui-ci. Entre autre, en s'abritant derrière l'autorité de Goethe, il l'engage à supprimer chevilles et autres tics d'écriture qui déparent la prose des philosophes : 'outre cela', 'et du reste'... » (Lettre à Pater Gast, I : 231)

### Entre la forme et le fond

« Votre lettre m'a de nouveau permis de constater avec gratitude quel bon lecteur vous faites, et combien vous ne vous bornez pas seulement à lire ce qui est « entre les lignes » mais aussi ce qui aurait du être et n'y est pas »

(lettre 139, p. 358, 3/8/83, Sils Maria)

### Le fond

« Grand merci, cher ami, pour l'avertissement, je ne veux pas avoir l'*air* de mépriser les femmes et j'ai entièrement *biffé* le passage ... il ne faudrait pas que *mon* ou *notre* opinion de la femme soit associée au mot « animal domestique »...

(N mettre un peu de temps à élaborer ses opinions mais il reviendra dans PBM et comparera la femme plutôt à un animal sauvage, de nature plus naturelle que celle de l'homme, une tigresse...)

Voilà le passage que N a enlevé, sur le conseil de K :

« Les animaux que l'homme prend auprès de lui pour en faire l'élevage sont devenus *plus beaux* et plus doux, *plus intelligents* aussi : le premier et le plus ancien des animaux domestiques, celui auquel ce triple processus a le mieux réussi est *la femme*. »

(*Le voyageur et son ombre*, §57, voir note p. 354, édition Colli-Montinari, Folio-Gallimard)

N a repris le titre de l'opéra de Peter Gast *Plaisanterie, ruse et vengeance* (Scherz, List und Rache) pour le titre du prologue de son livre de « la santé retrouvée », *Le gai savoir*.

De même le titre *Aurore* lui a été suggéré par K :

« En outre je voudrais en modifier le titre [il devait s'appeler *soc de charrue*). C'est vous qui m'y avez fait penser en prenant pour épigraphe le vers, cité par hasard, de l'hymne à Varuna : le livre ne devrait-il pas s'intituler *Une aurore, Pensée sur les jugements moraux* etc. (9 février 81)

La cinquième strophe de *Au mistral, chanson à danser*, dernier poème des chansons du prince hors le loi, épilogue du *Gai savoir*) a été modifiée suite à une lettre de PG : trois vers ont été changés :

*Je t'ai vu bondir de ton char  
eingleter les flots dompter les mers  
Pour t'élancer plus rapide vers le bas  
Je t'ai vu semblable à une flèche  
Reculer d'un coup de talon  
Afin que ton char se renverse  
Tel le rayon d'or perce les roses  
Des premières lueurs de l'Aurore*  
(Lettre 163, 22 novembre 84 et épilogue du *Gai savoir*)

Ce n'est d'ailleurs pas la strophe du poème que je préfère, j'aime mieux ce refrain :

*Dansons comme les troubadours  
Parmi les saints et les putains  
La danse entre monde et dieu*

#### Les affects

« Comme je me sens *au chaud*, *l'objet de soins*, quand je lis vos corrections et vos conseils ! (11 décembre 79)

« Vous m'apparaissez toujours comme mon 'survivant' » (28 décembre 79)

« Je vis étrangement comme sur la crête des vagues de la vie — une sorte de poisson volant. Vous l'êtes toujours présent mon cher ami ! » (8 décembre 81)

#### Henrich Köselitz, co-auteur de Peter Gast

Je vis de lire votre cahier *Carnavale di Venezia* et ce pour la première fois ! Étrange ! L'idée préconçue qu'il y avait là-dedans beaucoup de mes propres opinions, m'inspirait jusqu'ici des préventions contre lui. À présent j'ai la plus agréable surprise : c'est du *purus gasti*, du bon vin pur et non frelaté, de *votre* vignoble !

*Carnavale di venezia* : ce titre désigne un carnet dans lequel Gast, pendant le séjour de N à Venise, avait noté leurs conversations. Gast l'avait ensuite donné à N. Il est assez surprenant que celui-ci ne l'ai pas utilisé pour établir *Aurore*, et que Gast n'en n'ai jamais tiré parti... (note des lettres 57 et 58, I :245)

Pour qui ai-je donc écrit mon dernier livre ? *Pour nous* : *il nous* faut amasser un trésor personnel pour notre vieillesse

Car la mémoire n'avance à rien ; par exemple j'ai presque oublié le contenu de mes écrits antérieurs et je trouve cela fort agréable, en tout cas bien mieux que si l'on avait toujours présentes devant soi toutes les pensées qu'on a eu précédemment et qu'on dut débattre avec

elles. Si par hasard un débat de ce genre a lieu en moi, il se passe dans mon inconscient », comme la digestion d'un homme bien portant ! Bref : à considérer mes propres écrits, j'ai l'impression d'ouïr d'anciennes aventures de voyage que j'aurais oubliées.  
(Lettre 57, Gênes, 30 mars 1881)

**Bref, Peter Gast, plus que la mémoire, est l'inconscient de N : il digère, en homme gai et bien portant, ses pensées, et les lui ressert sous la forme d'un Carnaval !**

Ceci est la 'vision' de N, K est différent même s'il aimerait bien pouvoir être cela.

Sagesse à deux : « un seul avec ses idées, peut passer pour fou — et assez souvent à ses propres yeux ; mais la sagesse commence à *deux*. » (10 avril 81)

« Moi-même, je me fais si souvent l'effet d'un griffonnage qu'une puissance inconnue tracerait sur le papier pour essayer une nouvelle plume »

(Sils Maria, fin août 81)

**Prémonition ? Quelques jours avant de basculer dans la folie, N essayera justement une nouvelle plume !:**

« N avait recopié deux fois le manuscrit du cas Wagner [envoyé à l'impression le 17 juillet 1888] la seconde avec une plume Soennecken, dont l'usage lui avait été recommandé par un instituteur de Sils Maria. Cette plume de ronde, dont il se servit désormais, changea considérablement son écriture ; on crut y voir par la suite un signe prémonitoire de la folie... »  
(note à la lettre 256, I :341)

« Cher ami, vive la liberté, la gaîté et l'irresponsabilité ! Vivons *au dessus* de nous, afin de pouvoir vivre *avec* nous-mêmes ! » (Gênes, 11 mars 82)

**Comme des arbres**

« Plus tard dans la vie, quand nous aurons grandi serrés l'un contre l'autre comme de bons vieux arbres » 8 janvier 81

**Chevaliers du Gai savoir**

Quelque soient les tribulations qui puissent nous barrer le chemin, tous deux nous appartenons à la chevalerie et à la confraternité de la « *gaya scienza* »

**La dernière lettre**

A mon maestro Pietro

Chante moi un chant nouveau. Le monde est illuminé et tous les cieux se réjouissent. Le *crucifié*.

L'éditeur des lettres note que

« K ne s'est pas outre mesure inquiété de ce billet, habitué qu'il était à voir N particulièrement tendu en cette période de l'année (le philosophe était régulièrement sujet à des crises autour de Noël et du Nouvel an). Il répondit ainsi le 9 janvier 1889 :

« Il doit se passer de grandes choses avec vous ! (...) Vous êtes une santé contaminante : l'épidémie dont vous avez une fois souhaité l'avènement, l'épidémie de *votre* santé ne peut plus se dérober. » (Dernières lettres, p. 236)

**Synthèse**

Ce que posent les relations entre Köselitz/Gast et N c'est la relation de N avec la musique, N n'a pas, en ce qui concerne la musique, la même sureté que pour l'écriture, et s'il a réussi sa révolution dans l'écriture, avec notamment « l'invention du fragment », en musique, même si tous disent qu'il était un excellent improvisateur, il est resté trop classique.

Alors que W, avec tous ses défauts, a essayé de dépasser l'harmonie classique.

Finalement, si N a bouleversé la philosophie classique, mis sens dessus dessous Hegel, il n'a pas mis sans dessus dessous Wagner, ce Hegel de la musique. Il a senti qu'il fallait le dépasser et le renier mais il n'a pas trouvé la nouvelle musique dont 'le monde' avait besoin. Pourquoi ?

**Donc tu peux t'appuyer sur tes qualités et compétences pour jouer Köselitz/ Gast : ta connaissance de la musique, et tes qualités d'éditeur... Tu devras être un peu plus inconditionnel vis-à-vis de la pensée de N que tu ne l'est vis-à-vis de la mienne, mais ce sont les charmes du théâtre...**

### **Peter Gast au Brésil**

J'écoute la musique silencieuse de Peter Gast

Peter Gast L'invité du prophète sans domicile

Le joli garçon Peter Gast

Rose du Crépuscule de Venise

Même ici dans la chanson-samba

De mon rock'n'roll

J'écoute la musique silencieuse de Peter Gast

Je suis un homme commun

**(Caetano Velozo, Peter Gast)**

## Pour jouer Overbeck

### Bibliographie

Overbeck, Souvenirs sur Nietzsche

Janz, Nietzsche, Biographie, en particulier le chapitre 5 du tome 1, intitulé *Le nouveau compagnon* et qui lui est entièrement consacré (je vais te le photocopier), et plusieurs passages du tome 3, notamment P. 448-450 : *la fonction centrale d'Overbeck* et le récit de sa visite à Iéna, du 23 au 25 février 1889, p. 498-500.

### Notes biographiques

(d'après Janz)

Franz Overbeck provenant d'un milieu extrêmement cosmopolite. Son grand-père paternel, allemand d'origine avait quitté Francfort-sur-le-Main en 1807 et s'était installé à Londres, où il avait adopté la nationalité britannique.

Son père prit pour femme Johanna Camilla Cerclet, qui issue d'une famille catholique française, avait grandi à Saint-Pétersbourg. O naquit le 16 novembre 1837 à Saint-Pétersbourg... en juillet 1846, alors qu'il avait neuf ans, ses parents l'envoyèrent en France, comme pensionnaire dans l'ancien collège de Saint Germain, près de Paris. IL y restera deux ans. IL retira de ces deux années passées à Paris une parfaite maîtrise de la langue française, qui s'ajouta à l'anglais que l'on parlait chez ses parents, et au russe, employé dans son entourage pétersbourgeois.

En avril 1850, sa mère part s'établir à Dresde, alors que son mari reste à Petersbourg jusqu'en 1854, et il entre au lycée de Dresde, puis il aborde des études de Théologie d'abord à Leipzig puis à Göttingen.

### Historien et théologien

C'est davantage un historien qu'un chrétien « armé d'un solide bagage philosophique, il allait au texte qu'il abordait non pas comme une sagesse révélée, mais comme un document historico-philosophique. Il avait à vrai dire par là déjà rompu avec un principe essentiel de la foi chrétienne, mais cette rupture n'avait absolument rien eut de violent, de conflictuel, et ne constituait pas, comme pour N, un problème existentiel (...)

**Ce n'est que sur ce fond qu'il est possible de comprendre l'imperturbabilité, le calme qui lui permet de devenir le plus fidèle compagnon de route de N, un compagnon que rien ne pourra jamais venir troubler ni rebuter. » (Janz, I, 324)**

Sa spécialité scientifique était l'exégèse du Nouveau Testament et l'histoire ecclésiastique ancienne (d'avant la réforme), en particulier les Pères de l'Église. » (id. 325)

Lorsqu'en 1873, O publie son petit opuscule critique *De la christianité de notre actuelle théologie*, les dissensions avec l'orthodoxie chrétienne devient manifeste et O en tira les conséquences : il déclara publiquement, en son nom et celui de sa femme, se retirer du corps de l'Église chrétienne. Il en résulta cette situation paradoxale, d'un « païen », d'un apostat enseignant dans une faculté de théologie chrétienne. Et c'est encore un bel exemple d'ouverture d'esprit et de générosité que nous offre là le conservatisme bâlois : pas une

seconde il ne fut question de démettre O de ses fonctions, pour lesquelles il n'existait pas d'autre critère que le travail scientifique. » (id. 326)

La période que j'ai choisi est la période de la folie dite du « cheval de Turin » (voir l'excellent film de Bela Tar) où O eu une fonction centrale. C'est lui qui vient chercher N à Turin et le ramène, d'abord à l'hôpital psychiatrique de Iéna, d'où sa mère le ramènera chez elle, chez lui, à Naumburg.

### **La religion chez O et N**

« Religieux, il l'a toujours été avec aussi peu de sérieux que moi, si ce n'est que chez moi, en vertu d'un tempérament incomparablement plus tranquille, plus indolent, le conflit avec la religion a été beaucoup plus paisible, à mon avis bien moins intéressant » (*Souvenirs*, p. 41)

### **Nietzsche était mon ami...**

« Nietzsche était mon ami, il ne faut donc pas attendre de moi que je le juge. » (*Souvenirs*, p. 9)

**O est l'ami fidèle, plein de retenue, qui ne juge jamais mais cela ne l'empêche pas d'avoir des idées fortes, solides, originales qui peuvent être très différentes de celles de N dont il ne fut jamais un adepte.**

**Ces idées l'amènèrent à cette « ironie pyrrhonienne » être professeur de théologie à la faculté de théologie de Bâle tout en étant presque athée. Cela rappelle l'ironie de Pyrrhon qui fut grand prêtre d'Athènes, par respect de la coutume, alors qu'il était athée.**

**Son amitié avec N est basée**

- 1) sur des affinités idéologiques non négligeables (critique du christianisme, importance accordée aux textes...)**
- 2) mais aussi sur une attirance pour le caractère « extraordinaire » de N – il dira n'avoir jamais rencontré un être aussi extraordinaire (*souvenirs*, p. 88) – si différent et si complémentaire du sien. N osait ce que lui n'osait pas et il aurait parfois souhaité faire mais il n'avait pas un tempérament conflictuel**
- 3) c'est aussi son tempérament non conflictuel et sa modestie qui a permit à leur amitié de tenir, à tel point qu'il écrira « notre amitié ne connu jamais d'ombre » (*souvenirs*, p. 89)**
- 4) enfin, et c'est peut-être le plus important « N est l'homme auprès duquel j'ai respiré le plus librement » (id. 100)**

**Et pourtant, l'ambivalence déteint sur O au moins sur un point :**

**« J'éprouvais presque toujours de façon quasi simultanée ce contraste blessant [entre tout ce qu'il me fallait dépasser dans l'attitude de N] et l'attirance la plus profonde qui soit. » (id. 89)**

### **Sur la tonalité de la scène entre O et N**

(que nous allons donc interpréter)

**La scène entre O et N peut prendre la forme de l'auto-analyse et de la relation du Christ à l'antéchrist**

**Mais il faut aussi que cette scène théâtrale et dramatique soit aussi fondamentalement joyeuse.**

## **O a insisté à la fois sur le caractère théâtral du rapport de N au réel mais aussi sur la joie de leurs relations.**

O est un des rares amis (le seul ?) à avoir perçu certaines choses cachées de N, notamment l'ambivalence et la complexité de sa personnalité, son caractère « polyphonique » - pour paraphraser l'analyse de Bakhtine sur Dostoïevsky, si tu ne connais pas, je t'en parlerai – On ressent bien dans ses appréciations sur N les contradictions extrêmes de N : grandeur et manque de grandeur, force et faiblesse, confiance et manque de confiance en soi, noblesse et mesquinerie, sincérité et théâtralité, douceur et dureté, gentillesse et méchanceté... et je pourrais continuer (aïe, aïe, aïe, ça va être dur pour moi à jouer !)

« Il a fait grand cas de lui-même jusqu'à l'extravagance. J'ai pour ma part toujours fait l'inverse, et en cela justement, je ne pense pas le moins du monde m'élever moralement au-dessus de lui. Je pense simplement avoir été le plus heureux de nous deux, certainement pas le meilleur ou le plus grand. » (id. 16-17)

« Cette tendance peu commune à l'expansion qui lui était propre (...) allait justement de pair avec une certaine « fermeture » tout aussi peu commune. » (id. 63)

Sur les rapports de N avec les personnes de sexe masculin :

« Il préférerait carrément éviter les hommes plutôt que d'avoir à les ménager. » (18)

N est « un homme qui vit sans discontinuer dans une atmosphère d'intellectualité » (19)

D'une manière générale, O n'a pas bien réussi à situer N dans son temps car il ne saisit pas bien (mais qui pouvait vraiment la saisir ?) l'originalité et la profondeur de la pensée de N. Néanmoins, il trace un parallèle intéressant entre N et Proudhon qui pourra peut-être me servir pour la scène avec Emma Goldman.

Ce qui ne l'empêche pas de comprendre très justement certains des aspects de l'œuvre de N, par exemple le personnage de Zarathoustra :

« N s'est considéré comme l'homme du lointain avenir (...) il a voulu créer avec Zarathoustra une figure qui ne soit pas de notre monde et à laquelle personne ne puisse se sentir lié, pour l'heure, de manière intime. » (101)

Pour O, N surestime la plupart du temps l'amitié que peuvent lui porter les gens qu'il rencontre :

« Le pauvre N aimait toujours de manière exclusive, quant à lui, on l'aimait beaucoup moins, voir pas du tout. » (72)

Et une des raisons est la manière tout aussi exclusive dont il pouvait critiquer ses amis :

Un vice radical affectait « toutes les amitiés de N dignes de ce nom et réellement partagées, qui lui procuraient certes de véritables amis mais non des adeptes, et la critique publique immodérée à laquelle N se laissait aller en raison de ce vice. » (78)

## **Sur l'humour de N**

« Ce n'est pas l'humour qui manquait à N mais la faculté ou peut-être est-ce de la légèreté (N n'était pas souvent léger) , de lui donner vie, de lui laisser libre cours (...) de s'oublier soi-

même et de se ‘laisser aller’ en toutes circonstances et c’est ce dont N était le moins capable. » (19)

Quand il était plus jeune [dans les années 70] « il préservait encore quelques heures pendant lesquelles il ouvrait toutes grandes les portes de son humour à la lumière et à la vie ; en ces heures, on pouvait converser avec lui comme on ne peut le faire qu’en la joyeuse compagnie des buveurs (...) » par la suite ... l’humour n’apparaissait plus que dans les mornes ruines (...) de l’humour grinçant (20)

### **La joie**

Aujourd’hui même, dans l’ensemble, je ne tire que de la joie de la façon dont j’ai véritablement « partagé » son existence (...) à défaut de le comprendre ce à quoi je parvenais difficilement. » (id. 16)

### **Le théâtre**

Récit de la première scène à laquelle O assista, celle que N fit à une femme de chambre à moitié folle qui le persécutait :

« Quelle fut ridicule la scène d’une rare violence qu’il lui joua (...) [ici je me retrouve dans mes excès] (...) Je ne parvint pas à écarter l’idée que je venais d’assister à une scène de théâtre et ce soupçon me projette bel et bien , l’espace d’un instant loin de ces sentiments sublimes que j’éprouvais pour N »

La deuxième grande scène de théâtre, c’est la relation avec Lou (voir page 14) et la troisième, la plus dramatique, mais peut-être aussi la plus comique, si on prend la distance que prit Breton pour faire figurer une des dernières lettres de N dans son anthologie de l’humour noir, celle de Turin et de la bascule dans la folie.

Car même çà Turin, O ne peut complètement écarter l’idée que N joue la comédie [je pense ici à Dostoïevski, un des auteurs dont N se sent le plus proche, et au personnage de Nicolas dans *les possédés*, que je suis en train de relire, et dont on ne sait pas si il joue ou ne joue pas la folie] : « il y a eu des moments où je n’ai pu m’empêcher de penser qu’elle était feinte. » (25)

Mais ce théâtre est inhérent à N, il sa part « masquée », son côté Dionysos, le dieu masque : « Jouant avec lui-même, il a en quelque sorte tiré l’un après l’autre les décors de théâtre de son catalogue de décorateur jusqu’à ce que le spectacle entier soit mis en place. » (id. 15)

### **La vie est une lutte**

Pour N, nous dit O, la vie est une lutte, un combat contre l’univers tout entier.

N « aspirait à la grandeur », il avait « l’ambition de l’emporter dans ce combat qu’est la vie (c’est en cela qu’il était si différent de moi et m’étais si supérieur) » (id. 11)

On sent bien la modestie de O mais aussi un des fondements de son amitiés pour N et pourquoi il l’admire - même si cette admiration , n’est pas sans réserves , elle est même fondamentalement réservée : « N n’était pas à proprement parler un grand homme » (id.)

« Malgré les doutes que j’ai conservés notamment sur la question de savoir si N est ou non un grand homme, ce dont je ne puis douter le moins du monde, c’est que l’homme qu’il était était authentique. » (id. 15), authentique jusque dans son goût pour le théâtre.

Ceux qui nous apparaissent rétrospectivement comme « des grands hommes » ne le sont pas toujours aux yeux de leurs contemporains y compris leurs proches<sup>8</sup> [seul peut-être, de ses amis proches, hommes et femmes, Köselitz considérera N comme un « grand homme »].

## **La folie**

Une catastrophe foudroyante  
L'amour de N pour les masques

## **Le mythe de l'éternel retour**

O évoque, comme d'autres avec lui (Rita notamment) la manière dont N lui raconte le terrible secret de l'éternel retour.

Rohde, l'ami commun à O et N, ne voit pas dans cette « théorie » que l'expression de la maladie de N, il ne voit pas le mythe

IL s'agit vraiment d'un vécu mythique, associé au vécu mythique de l'apparition de Zarathoustra – très profond et presque inexprimable : les mots ne peuvent que le trahir, il doit rester mutique, et c'est pourquoi je le danserai... C'est du « vrai langage », au sens ou « tout vrai langage est incompréhensible » (Artaud)

## **Extraits choisis des souvenirs...**

« À cette époque (1884) déjà Nietzsche était victime de cette brusque alternance d'états de profonde dépression et d'exaltation euphorique qui dans ce domaine caractérise en général les candidats à la folie » (27-28)

« Tous les textes de Nietzsche ont en quelque sorte été écrits en chemin. A la rédaction ils restent inachevés, étapes provisoires qui devront elles-mêmes être dépassées un jour » (31)

Tout cela voulait jaillir hors de lui avec une puissance extraordinaire, et pourtant, personne n'en conservait mieux que lui le secret (64)

Les véritables amis de Nietzsche (et non les vrais qui n'existent guère, pas plus que n'existe en somme selon Nietzsche un monde vrai qui ferait face au monde véritable), ont toujours eu la même énigme à résoudre à son contact... (74)

[si je comprend bien cette énigme est « pourquoi tant d'infortune déversée sur sa tête ? et de soupçons, vicissitudes etc. qui viennent « obscurcir » l'amitié ?]

Ce que Nietzsche appréciait véritablement en moi, et qui fit que nous devînmes des amis fidèles et sincères était qu'en moi il y avait cet îlot ouvert sur un tel sentiment de bonheur (87)

Ma reconnaissance envers Nietzsche pour tout ce qu'il m'a permis de vivre, est certaine et indéfectible, mais elle ne concerne que lui et l'existence que j'ai personnellement partagée avec lui, en aucun cas le double de lui-même que l'esprit des autres peut se représenter. (89)

---

<sup>8</sup> C'est comme pour la bataille de Waterloo décrit par Stendhal : elle n'apparaît pas, aux yeux de qui la vit, comme une grande bataille.

Il faut dire qu'il ne m'arriva qu'une seule fois d'élever la voix contre Nietzsche et de lui témoigner mon mécontentement (90)

Dans l'ensemble on pouvait dire que Nietzsche gardait encore de cette période antérieure à son aliénation mentale une masse importante de souvenirs exacts dont il disposait avec liberté. En revanche ce qui était récent avait en quelque sorte cessé d'exister pour lui (96)

## Pour jouer Franziska

### Sources

Carl Paul Janz, *Nietzsche, biographie*, 3 tomes.

Nietzsche, *Autoportrait*, choix de lettres, présenté par Jean-François Pestoureau.

*Ecce homo*.

« Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur »

« Pourquoi je suis si sage, 3 », *Ecce homo*

**La mère de Nietzsche, Franziska, est une femme de pasteur ordinaire, pieuse et sévère, possessive et autoritaire, mais soumise à son mari, qui décède précocement.**

**Elle va ensuite beaucoup souffrir de la vie et de l'œuvre « immorale » de son fils et, lorsque celui-ci tombera malade, elle pourra enfin le retrouver, et se dévouer à lui, jusqu'à la mort, le posséder enfin tout entier, pour elle seule.**

**Les relations entre N et sa mère, comme avec sa sœur, sont très ambivalentes : c'est à la fois la personne dont il se sent le plus éloigné, et en même temps la mère sévère mais aimante qui a accompagné son enfance et avec laquelle il ne peut pas rompre. Même lorsqu'il s'opposera « définitivement » à elle, il continuera à en dépendre et à lui demander colis de nourriture et remèdes pour sa santé défaillante.**

Née le 2 février 1826, se marie le 10 août 1843 avec Karl Ludwig Nietzsche.

Franziska a hérité de ses parents une « aversion pour la médecine officielle, ainsi que le goût de la nature, des réveils matinaux et des exercices physiques, [son père] le pasteur Oehler jouait même dans toute la région le rôle d'un rebouteux qu'on appelait en consultation quand les médecins avaient renoncé à soigner un malade » (Janz, I, p. 30)

**« Elle avait un joli visage mais son front était un peu trop grand et anguleux et le regard de ses yeux bruns tout à fait enfantin et naïf (...) son éducation avait exigé d'elle avant tout obéissance et modestie et une piété inébranlable ». On conçoit à quel point les idées de son fils chéri, Fritz, ont pu la perturber et combien elle a pu percevoir à la fois comme un châtiment et une épreuve qui lui était destinée, la maladie de N.**

**Lorsque N était un bébé, il a eu un petit retard à parler, le médecin de famille, nous dit-on, remarqua que cela était dû à Franziska, trop attentive aux moindres gestes de son fils qu'elle dispensait ainsi de la nécessité de s'exprimer en paroles (id. 33).**

Je me souviens que, selon ce que racontait mon père, j'avais la même difficulté, et que celui-ci diagnostiqua la même attitude trop attentive de la part de mes grands parents maternels chez lesquels j'avais passé plusieurs mois. Il me « guérit » dit-on en ne me donnant à manger que si je prononçais le nom de ce que je désirais.

Ces éléments que nous avons sur la toute petite enfance de N sont précieux, ainsi son goût pour les improvisations au piano remontent au temps où il écoutait son père « l'enfant était tout transporté quand son père se mettait au piano pour improviser » (id.)

Janz décrit le caractère de F de manière un peu primaire « son instinct maternel était quasi animal et comme sa vie affective manquait de profondeur et d'ampleur, elle conserva en fin de compte son sang-froid face à toute sollicitation sentimentale extérieure. »

et

« Sa manière de nourrir les enfants témoignait d'un grand discernement en regard des pratiques de son temps : elle leur donnait beaucoup de légumes, de fruits, de farineux et peu

de viande, ni bière ni vin, contrairement à l'usage de l'époque qui considérait la viande et l'alcool comme des facteurs de croissance. Tôt elle poussa son fils à pratiquer toutes sortes de sports comme la natation, le patinage, la luge. Et surtout, elle faisait preuve d'une fermeté dans l'éducation des enfants et ne les gâtait absolument pas. Elle suivait en cela à la lettre les principes sains de sa famille. » (38-39)

Sur la moralité du jeune Nietzsche, cette lettre écrite à sa mère, le 16 avril 1863 [il a 18 ans et demi] où il regrette amèrement de s'être laissé aller à trop boire :

« T'écrire aujourd'hui m'est une des choses les plus désagréables et les plus tristes que j'ai jamais eues à faire. C'est que j'ai commis une faute grave et ne sais si tu me pardonneras et si tu le peux (...) *N explique alors qu'il s'est enivré, il poursuit* Que je sois très abattu et contrarié, tu peux l'imaginer, surtout à cause du chagrin que je te cause avec une histoire aussi indigne, comme il n'y en avait encore jamais eu dans mon existence (...) Écris-moi donc très vite et très sévèrement car je le mérite, et personne ne sait mieux que moi ô combien. » (*Autoportrait*, p. 53-54)

**On peut dire que son éducation avait étouffé en elle tout ce qui n'était pas « convenable », elle était cependant ambivalente : à la fois très proche de Fritz mais en même temps prompte à réprimer ce qui n'était pas convenable. N du donc se construire de manière contrainte contre sa mère, sans pouvoir rompre le lien affectif très fort qui le reliait à elle et qui se réactiva de manière fusionnelle au moment de la maladie. Ses réactions violentes de rejet de sa mère, dans les premiers temps de la maladie, en janvier 1889, suivis de sa soumission progressive, bien qu'accompagnée d'excès et de révoltes ponctuelles, sont caractéristiques de cette relation. De même F tout en contrôlant son enfant, revenu dans son giron, savait le laisser s'exprimer car elle était, malgré sa rigidité, soucieuse du bien être de son fils.**

Janz écrit « L'existence intellectuelle de N se constituera sur la rupture totale et définitive d'avec sa mère, et sa conception du monde se formera complètement sans elle [il retiendra cependant le goût pour la nature] en y perdant toutefois un soutien essentiel : celui de l'enracinement dans le maternel, dans la chaleur émoullente du sentiment » (40).

**Ce détachement de la mère s'il est sensible au niveau intellectuel n'est cependant que partiel et souvent ambivalent** – par exemple sur la question du mariage où N oscille entre une position très traditionnelle et une position anticonformiste :

Une lettre de N alors qu'il a maintenant 23 ans, montre comment il est encore sous l'influence de sa mère, et comment il essaye de combiner la morale avec ses plans d'avenir alors que, quelques années plus tard, il se déchainera contre l'hypocrisie du mariage :

« Le plan que Mlle von Meysenburg [Malwida] désigne définitivement comme à ne pas perdre de vue et à la réalisation duquel tu dois contribuer est le suivant : Nous avons acquis la conviction qu'à la longue mon existence universitaire à Bâle n'est pas tenable, que je ne pourrais dans le meilleur des cas en venir à bout sans qu'il en coûte à tous mes projets plus importants, et cela au sacrifice total de ma santé. Bien entendu, il me faudra encore passer là-bas l'hiver prochain dans ces conditions, mais c'en sera fini à Pâques 1878, pour autant que l'autre combinaison réussisse, c'est-à-dire mon mariage avec une femme qui me corresponde mais nécessairement fortunée « Bonne, *mais* riche », comme a dit Mlle von Meysenburg, dont le « mais » nous a beaucoup fait rire. Avec cette épouse, je passerai les prochaines années à Rome, lieu parfaitement propice à la santé, à la compagnie et aux études. Le projet doit être

mené à bien cet été en Suisse, de sorte qu'à l'automne je revienne marié à Bâle. Différentes 'créatures' sont invitées à venir en Suisse. » (*Autoportrait*, p. 120)

Cette dépendance se manifeste notamment par les demandes constantes d'envoi de vivres, de l'adolescence jusqu'à l'âge mûr.

Ses lettres à sa mère sont en grande partie dédiées à ces demandes d'aliments, à ces comptes rendus alimentaires et liés à sa santé :

« Ainsi commencent les envois de Namburg, écrit Janz de l'été 1879, qui pendant les dix années à venir, ne le laisseront jamais au dépourvu. À sa mère, il écrit mi-juillet : 'Je vis au calme, j'ai du lait et des œufs excellents', et en post-scriptum : 'd'ici un mois, je demanderai peut-être un approvisionnement en saucisses mais pas avant.' Le 21 juillet, il peut annoncer à sa mère : 'L'estomac, maintenant que je me nourris moi-même dans ma chambre (lait, langue, pruneaux (séchés), pain et biscottes), me laisse parfaitement tranquille. Je ne suis pas encore allé une seule fois à l'hôtel ni au restaurant'. »

Janz, II, 306

**On peut se demander si les problèmes de santé de N et sa relation particulière à l'alimentation ne sont pas dus en (grande ?) partie à cette dépendance profonde à la mère qu'il peut d'autant moins couper qu'il proclame violemment sa rupture au niveau intellectuel et moral.**

La tentation de revenir au pays natal, dans le giron maternel, s'exprime d'ailleurs dans les moments de crise :

« Il est un état, où il me semble plus avisé de s'en remettre à la proximité de sa mère, de son pays natal, et de ses souvenirs d'enfance » (Janz, II, 312). Il envisagera aussi de louer une petite tour à Naumburg et d'y cultiver un jardin, projet d'installation, comme souvent chez N, sans lendemain.

De retour à Naumburg à l'automne 1879, par exemple, sa mère le gâte « avec de jolis plats, de jolies promenades et de jolies nouvelles » ainsi qu'il l'écrit à sa sœur Elizabeth.

Quatre ans plus tard, la séparation avec la famille s'est effectuée et l'antimoraliste a pris son essor, mais il dépend encore de sa mère, et de sa sœur, pour des colis alimentaires, des recettes médicales... Il écrit à son ami le plus proche, Franz Overbeck :

« La séparation d'avec ma famille commence à m'apparaître comme un véritable bienfait ; ah ! si tu savais ce que sur ce chapitre j'ai eu à surmonter (depuis ma naissance). Je n'aime pas ma mère et entendre la voix de ma sœur me cause du déplaisir ; je suis *toujours* tombé malade quand j'étais avec elles. Nous ne nous sommes jamais disputés, même l'été dernier ; je sais bien m'y prendre avec elles, mais cela ne me réussit pas. »

(6 mars 1883, de Gênes, id. 197)

et un an plus tard, dans une lettre à sa mère :

« Je sais *parfaitement*, et depuis l'enfance, la distance morale qui me sépare de vous [sa mère et sa sœur], et il m'a fallu toute ma clémence, toute ma patience et toute ma retenue pour ne pas vous la rendre par trop perceptible. Ne saisissez-vous donc rien de la répugnance qu'il me faut surmonter à être apparenté à des personnes d'aussi près que vous l'êtes ? D'où vient que je vomis dès lors que je lis une lettre de ma sœur et qu'il me faut avaler ce mélange de sottise et d'impertinence qui même se drape encore dans la moralité ? » (jv-fv 1884, de Nice, brouillon de lettre à sa mère, id. 218)

Les échanges épistolaires avec sa mère continueront en se limitant aux nouvelles sur la nourriture, la santé...

Une des dernières lettres à sa mère, le 3 décembre 1887, de Nice, un an environ avant la folie :

« Ma bonne vieille mère, nous avons presque sans interruption un *triste* temps qui me pèse ; si bien que ni ma santé ni mon travail ne progressent. Cependant j'aurais des raisons d'être de bonne humeur : de belles lettres, et inattendues, de toutes les régions du monde. Ton fils est enfin devenu une puissance : il fortifie et reconforte, il fait le 'beau temps' pour autrui. Je prie aussi qu'on m'épargne dorénavant la littérature anti-sémitique. » (id. 256)

Tout ce contexte permet de comprendre le retour dans le giron de sa mère, après la grande crise de janvier 1989.

Nous avons déjà travaillé cet aspect de la relation et je t'ai donné quelques extraits de la biographie de Janz.

**Après une dernière rébellion « de véritables crises de folie furieuse qui allaient jusqu'à se diriger contre sa propre mère » en janvier (Janz, 471), Fritz redevient l'enfant docile et obéissant, même si parfois coléreux et boudeur, qu'il était dans son enfance, F a enfin « un fils qui était de nouveau à elle et qui était redevenu un enfant » (id. 501)**

« 'Je lui ai fait la lecture (...) en lui caressant le front tout le temps et en lui laissant de temps en temps ma main quelques secondes sur le front, il semble que cela lui fait du bien' (...) ainsi la mère épie les réactions de son fils, elle se plie à ses bizarreries mais, d'une main de velours, elle prend de plus en plus le commandement » Parfois Fritz se rebelle se rebelle, mais la mère le menace et le rend à nouveau dépendant d'elle [j'ai intégré ces relations dans la scène que nous travaillons] et Franziska peut écrire : 'Ma vie certes n'est pas facile (mais) personne ne peut mieux comprendre un enfant que sa mère (...) je reconnais la main de Dieu, et elle ajoute, n'avons nous pas encore bien souvent nos petits et nos grands moments qui le font rire de si bon cœur comme autrefois ?' et Janz conclut : **La boucle est bouclée, l'enfant est complètement retourné dans le giron maternel.** »

(Janz, 502-509)

## Pour Jouer Emma

### Sources

Howard Zinn, En suivant Emma

(cette source est intéressante car elle est une version très vivante de la vie d'Emma, aussi je te conseille de l'acheter et de la lire, elle n'est pas très longue et passionnante)

Emma Goldman, *Living my life*

*Emma Goldmann, épopée d'une anarchiste*

(l'autobiographie d'Emma, dans sa version originale en anglais, et une version française abrégée, c'est cette autobiographie qui a servi de source principale à la pièce de Zinn)

Richard Drinnon, *Rebel in Paradise* (si tu deviens une enragée d'Emma, une biographie détaillée d'Emma, en anglais)

Et la correspondance Reitman/Emma « une des plus crues et des plus torrides » des correspondances amoureuses d'après Zinn dans

Candice Falk, *Love, Anarchy and Emma Goldman, 1984.*

**Emma est une passionnée, comme toi, elle est une amoureuse de la vie, mais elle ne veut pas mourir inutilement, elle préfère vivre pour la révolution que mourir pour elle. Ce qui ne l'empêche pas de prendre des risques, d'être arrêtée, de faire de la prison, et d'être finalement expulsée des USA pour appel à refuser la conscription à la fin de la première guerre mondiale.**

**Elle est volontaire, hypersensible et n'accepte pas la loi des hommes.**

**Elle aime passionnément la liberté et notamment la liberté d'aimer.**

Emma est née à Kovno en Lituanie (alors territoire russe en 1869) ...

Elle est toujours ouverte aux rencontres palpitantes

« Mon premier souvenir érotique est survenu lorsque j'avais six ans... J'étais livrée à moi-même presque toute la journée. Parmi ceux qui aidaient à l'étable il y avait un jeune paysan Petrouchka ...

Il me prenait souvent avec lui aux ... et j'écoutais les tonalités douces de sa flute. Le soir il me prenait sur ses épaules, et me ramenait à la maison. Il jouait au cheval, courrait aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, puis soudain il me jetait dans les airs, me rattrapait dans ses bras et me serrait contre lui. Cela me procurait une sensation singulière, pleine d'excitation et suivie d'un merveilleux soulagement... »

(Emma Goldman, *Living my life*, I, P. 21)

1893 est une terrible année de crise économique... Emma prend la parole lors d'une gigantesque manifestation à Union Square et pousse ses auditeurs à envahir les magasins d'alimentation.

Elle est arrachée de la tribune par la police et condamnée à deux ans de détention à Blackwell's Island. Elle apprend en prison les métiers d'infirmière et de sage femme.

La vie amoureuse d'Emma est très libre même si elle reste fidèle en affection à son premier amour Sasha Berckman, emprisonné en 1892 et libéré en 1906.

Mais il lui faudra attendre 39 ans pour que Reitman la révèle à son « corps de femme ». Comme quoi le plaisir ne vient pas toujours naturellement, même quand la tête est là...

Lorsqu'elle le rencontre il a 29 ans, elle lui écrit :

« Tu as forcé les portes de la prison qui contenait la femme en moi (...) et si l'on me demandait de choisir entre un monde de plaisirs intellectuels et le printemps qui a rempli mon corps de joie, je choisirai le printemps. » (Zinn, 17)

La rencontre avec Reitman est une des plus importantes car elle lui permet de vivre à fond sa personnalité de jouisseuse de la vie et sa personnalité de militante politique.

Emma : Vous savez donc tout de moi ?

Reitman : Non, pas du tout. Il y a d'ailleurs une chose dont je suis curieux.

Emma : Une seule chose ?

Reitman : Oui.

Emma : Qui est ?

Reitman (tranquillement) : Je me demande si vos seins sont aussi beaux que je les imagine.

Emma (*faisant un bond en arrière et le regardant droit dans les yeux*) : Vous êtes fous ?

Reitman : Est-ce être fou qu'être honnête ?

Emma (Riant) : Savez-vous de quoi je vais parler ce soir ?

Reitman : Non, pas du tout.

(Zinn, 84-85)

Reitman représente, de manière extrême, l'autre face d'Emma, celle qui veut jouir de la vie et qui fait jouir l'autre parce qu'elle aura joui elle-même. Rl est aussi anarchiste, mais cet anarchisme reste superficiel.

Sa personnalité fondamentale est antagoniste avec celle du militant : Emma et Reitman se séparent lorsque R, par peur de la répression, ne s'engage pas dans le combat contre la guerre de 14-18.

Une autre des difficultés d'Emma avec Reitman, c'est l'égoïsme de celui-ci qui l'amène à mentir et à tromper des filles paumées pour se satisfaire... Ce sont les limites de la liberté.

### **Titres de quelques conférences d'Emma**

- Le mariage n'a rien à voir avec l'amour
- Qu'est-ce que l'amour, s'il n'est pas libre ?

### **Dialogue entre Emma et un policier venu l'arrêter à une tribune**

Le policier : Alors, t'es venue foutre la merde, hein ?

Emma : Un peu de tenue. Parlez comme un être humain même si vous êtes un policier.

(Zinn, 18)

Durant un seul mois de 1909, la police interrompt onze de ses meetings (id.)

Elle est emprisonnée en 1918 avec Sacha ; à la fin de la guerre, ils sont expulsés des USA. Ils passeront par la Russie de Lénine (Eva raconte sa visite au camarade Vladimir Illitch dans ses mémoires) puis résident dans divers pays d'Europe et en particulier sur la côte méditerranéenne française (**donc la manif à Paris est historiquement cohérente**).

Emma se rend en Espagne pendant la guerre civile et s'adresse en 1936 à des foules immenses à Barcelone.

« Les relations entre hommes et femmes doivent prendre une infinité de formes : passion, camaraderie... »

Emma aime les fleurs et la beauté et n'a pas honte d'acheter des fleurs alors que les ouvriers ont faim.

Elle veut à la fois se battre pour demain et vivre aujourd'hui

« Tu ne comprend pas, Sacha ? Nous ne pouvons pas tous vivre comme vivent les plus opprimés. Nous devons avoir un peu de beauté dans nos vies, même au cœur des luttes. »  
(Zinn, 68-69)

### **Sur l'émancipation des femmes**

« Je suis heureuse de voir plusieurs femmes dans l'assistance. Car ce soir, mes amis, je suis venue vous parler de la tragédie de l'émancipation des femmes. Pourquoi est-ce une tragédie ? parce ce qui est désormais appelé émancipation est une illusion. C'est l'idée que la femme sera émancipée par le vote. Le vote a-t-il jamais émancipé l'homme ? C'est l'idée que la femme sera émancipée quand elle quittera son foyer pour aller travailler. Le travail a-t-il jamais émancipé l'homme ? Cette femme tragiquement émancipée a peur de boire à la fontaine de la vie. Elle a peur du plaisir et elle a peur des hommes... Mais elle n'aura plus peur des hommes lorsqu'elle comprendra que sa liberté viendra d'elle seule et par elle seule. Elle doit dire : Je suis quelqu'un, pas quelque chose. Elle doit dire : Je refuse à quiconque tout droit sur mon corps. J'aurai des enfants et je n'en aurai pas selon mon bon plaisir. Je ne serai la servante ni de Dieu, ni de l'État, ni d'un mari. Je me construirais une vie plus facile, plus profonde, plus riche. Une telle femme mettra le feu à la liberté : et elle illuminera le monde entier pour toutes et pour tous ! »  
(Zinn, 86)

À mettre en rapporta avec ce que dit N sur la femme émancipée dans Par delà le Bien et le Mal : si celle-ci se borne à vouloir devenir un commis masculin, l'émancipation est un leurre.

« L'amour libre ? bien sûr. Pourrait-il être appelé amour s'il n'était pas libre ? (...) l'amour cet élément le plus vigoureux et le plus intense de toute la vie, précurseur de l'espoir, de la joie, du plaisir... » (Zinn, 95)

### **Sur la liberté**

« Le mois dernier ... je suis intervenue dans 16 réunions. Onze d'entre elles ont été interrompues par la police. Nous devrions désormais tous savoir que la constitution des États-Unis ne nous donne pas la liberté de parole, celle-ci ne peut être donnée, elle doit être prise. » (id. 99)

### **Mariage et prostitution**

Comme la prostituée, l'épouse est une marchandise que l'on doit acheter, la prostituée ^pour une nuit, l'épouse pour un peu plus longtemps (id. 101-2)  
(N a écrit quelque chose du même ordre ...)

### **Je te propose de jouer à Bâle deux thèmes d'improvisation :**

- 1) **L'émancipation de la femme et ses pièges, en reprenant le thème d'une conférence d'Emma « L'émancipation de la femme est une illusion », avec Anne/Lou**
- 2) **Les esprits libres et l'amour libre, avec Michel/Nietzsche.**

**Emma, une des femmes qui aurait pu changer Nietzsche ? Au delà des limites « bourgeoises » de Lou. On va la jouer comme ça.**

### **L'anarchie de Nietzsche**

Overbeck trace un parallèle intéressant entre N et Proudhon qui pourra servir pour la scène avec Emma Goldman. Il montre que l'antisocialisme de N ne peut être un élément fondamental de divergence et il privilégie leur anti-idéalisme à tous deux. De même il trace un parallèle entre la pensée de Stirner, autre anarchiste et celle de N. cela permet effectivement de montrer les affinités entre N et la pensée anarchiste. C'est à partir de là que l'on peut construire sa rencontre posthume avec Emma Goldman.  
(Voir Franz Overbeck, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, p. 59-63).